



Collectif De la diversité à la créativité

L'eau dans tous ses (d)ébats

RECUEIL DE TEXTES DE 7 AUTEUR·TRICE·S

- ◆ Isabelle De Vriendt
- ◆ Martin Dupuis
- ◆ Bernard Gauditiaboïs
- ◆ Jeannine Kerstius
- ◆ Antonia Raya García
- ◆ Regina Röhrer
- ◆ Zohra Tamsamani

Collectif De la diversité à la créativité

L'eau dans tous ses (d)ébats

RECUEIL DE TEXTES DE **7** AUTEUR·TRICE·S

Isabelle De Vriendt, Martin Dupuis, Bernard Gauditiaboïs,
Jeannine Kerstius, Antonia Raya García, Regina Röhrer,
Zohra Temsamani

Quelques mots sur ScriptaLinea

Droits d'utilisation :

L'eau dans tous ses (d)ébats du Collectif De la diversité à la créativité
est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* :

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/be/>]

ScriptaLinea, 2020.

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable : Isabelle De Vriendt

Siège social : Avenue de Monte-Carlo 56 – B-1190 Bruxelles (Belgique)

www.scriptalinea.org

Si vous souhaitez rejoindre un collectif d'écrivains,

contactez-nous :

contact@scriptalinea.org

Le recueil de textes *L'eau dans tous ses (d)ébats* a été réalisé par le Collectif De la diversité à la créativité dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrivains), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrivains rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrivains. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrivains peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrivains sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association,

bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et, ouvert·e aux expertises multiples et diverses, s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt
Coordinatrice de l'AISBL ScriptaLinea



DU COLLECTIF DE LA DIVERSITÉ À LA CRÉATIVITÉ

Regards sur l'éducation et la formation, 2014

Jeux de société, 2015

Course à l'An vert/Vlammende natuur, 2016

Résistances, 2017

Sais-tu le monde ?, 2018

À la folie... pas du tout, 2019

À PROPOS DU COLLECTIF DE LA DIVERSITÉ À LA CRÉATIVITÉ

Les écrivantes, par Pascale Stevens, documentaire radiophonique, 2017

Sais-tu le monde ? Des femmes en questions, par Sylvie Van Molle, livre pluriel et exposition, 2019

Les recueils sont téléchargeables gratuitement sur www.scriptalinea.org

Le CD *Les écrivantes* est disponible sur simple demande à contact@scriptalinea.org

Quelques mots sur le Collectif De la diversité à la créativité

Parti de l'association Proforal en janvier 2014, le Collectif De la diversité à la créativité, collectif d'écrits mis en place à l'initiative de l'asbl ScriptaLinea, s'est installé à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-Saint-Jean (Bruxelles) depuis octobre 2014. En 2019, le collectif pose son deuxième pied-à-terre au musée MoMuse. Il y trouve son thème d'écriture pour son 7^e parcours d'écriture : l'eau.

Le parcours d'écriture a suivi son cours telle une rivière dans son lit. De réunions en réunions, de cascades en cascades, le collectif a semé son parcours d'épisodes ressourçants à EYAD-la Maison de Turquie, dans le studio de Radio Air Libre, dans les locaux de ScriptaLinea, au WIELS, au Dé à coudre et au Phare du Kanaal.

Le regard sur les textes des autres, la prise de photos sont des temps qui permettent de se décaler, de prendre du recul et de percevoir autrement la diversité, qui est bien présente dans le collectif.

Le collectif, bouleversé par les événements liés au coronavirus et qui touchent la planète, est parvenu à garder le cap et même à trouver un rythme de croisière dans ses rencontres et son projet. Il aboutit à la réalisation du recueil que vous tenez en mains, présenté au WIELS le 26 juillet 2020, dans l'émission de ScriptaLinea "Des

livres pour dire" enregistrée en public pour Radio Air Libre, et dans une lecture en balade organisée le 27 septembre 2020 par le collectif dans les rues de Molenbeek-Saint-Jean et au fil de l'eau.

**Isabelle De Vriendt, Martin Dupuis, Bernard Gauditiabois,
Jeannine Kerstius, Antonia Raya García, Regina Röhrer et
Zohra Tamsamani**

Membres 2019-2020 du Collectif De la diversité à la créativité

Collectifs d'écrits

Table des matières

Éditorial 12

Partie I

Eau de vie Regina Röhrer 17
La goutte d'eau Jeannine Kerstius 18
La rivière à bulles Martin Dupuis 21
La valse de l'eau Antonia Raya García 29
En attente Regina Röhrer 30
La cave Jeannine Kerstius 33
Plig-plog Antonia Raya García 37
L'hôte d'une vieille cave humide Martin Dupuis 39
Goutte à goutte Jeannine Kerstius 45
Soulèvement Bernard Gauditiaboïs 49
Conte moderne Isabelle De Vriendt 53
Beauté terrifiante Regina Röhrer 56
L'Or bleu !? Antonia Raya García 59



<i>Ô belle O</i>	Zohra Tamsamani	66
<i>Errance</i>	Antonia Raya García	69
<i>Au quotidien</i>	Jeannine Kerstius	75
<i>Routes</i>	Isabelle De Vriendt	77
<i>La survie</i>	Jeannine Kerstius	84
<i>Chasse eau gaspi</i>	Regina Röhrer	89
<i>Insouciance</i>	Antonia Raya García	93
<i>Où est-elle ?</i>	Jeannine Kerstius	98

Partie II

<i>Eau et confinement</i>		102
<i>Le lac abandonné</i>	Martin Dupuis	105
<i>Abysses</i>	Isabelle De Vriendt	109
<i>Murmures de l'eau à l'ère du confinement</i>		
.	Bernard Gauditiaboïs	113
<i>Priorité à la prévention</i>	Regina Röhrer	119
<i>Amin</i>	Zohra Tamsamani	122
<i>Douloureux anonymat</i>	Antonia Raya García	125
<i>Lettre à la rivière</i>	Jeannine Kerstius	128
Les auteur·trice·s		130
Le parcours d'écriture		139
Remerciements		146

Éditorial

Dans ce recueil, *L'eau dans tous ses (d)ébats*, le thème de l'eau sera abordé sous toutes les formes que peut prendre chaque goutte d'encre des différent·e·s écrivain·e·s de notre collectif. La sauce de cet herbier de plumes se lie par la perle de prose et de poésie que chacune et chacun a mise dans son ou ses textes, à la sueur de son imagination, goutte à goutte. Fleuve commun de nos richesses en écriture, ce varia est ainsi au confluent de toutes nos alluvions, de nos allusions, bercé de nos perceptions de l'eau, percé de nos illusions parfois aussi.

Elle coule, elle coule. Personne ne peut l'arrêter. L'eau est libre, elle construit sa liberté, elle s'impose, s'infiltré, ruisselle. Elle s'étale, se mélange, stagne, se transforme en cascade, chute et s'apaise. Elle est filet, flaque, ruisseau, fleuve, torrent, étang, lac, mer, océan. Elle étanche notre soif, elle nous rafraîchit, nous lave, nous soulage. Elle nous séduit par ses reflets changeants. Elle offre à nos regards une infinité de rêves.

Goutte à goutte, l'eau fait plig plog dans les caves, dans les grottes. Elle est en attente de souvenirs. En errance, elle suit la route et devient Or bleu. Elle est vie, prenons-en soin !

Elle nous manque car nous sommes confiné·e·s, éloigné·e·s par obligation du spectacle de sa magnificence. Seul le robinet nous

signale qu'elle ne nous abandonne pas. Nous la retrouverons fidèle, constante, immuable et le goût de la liberté sera mouillé !

L'eau relie les êtres et les écrits.

Bonne lecture !

Le Collectif De la diversité à la créativité



PARTIE I



Eau de vie

Regina
Röhler

|: Eau de source qui me ressources
Ô précieuse eau courante
Coules-tu toujours de source ?
Ô douce eau potable
Pétillante rafraîchissante ou bouillante
Ô libre eau de pluie
Que tu nourrisses que ça fleurisse la terre
Fructueuse généreuse et alimentaire

Eau stagnante
Non potable
Eau croupie sans O2
Eau pauvre des pauvres
Oh pauvre de pauvre
Oh zoonose
Oh salmonelles
Oh arbovirose
Oh parasite
Eau sans O2
Oh Dieu c'est odieux
Oh soolidarité mondiale
Oh pauvre de pauvre
en cours d'eau
de vie :|

(cette poésie peut se dire en boucle)



La goutte d'eau



Une goutte d'eau ?

Salut, vous me voyez ? Je suis là, oui là avec mes copines, nous sommes dans la mer, nous sommes des milliards de petites gouttes. Nous caracolons, nous bougeons beaucoup, ensemble nous sommes fortes.

Mais moi, j'ai envie de m'isoler, de vivre une autre aventure. Vous me suivez ? Je suis une goutte d'eau vagabonde. Je vais me coucher sur le sable chaud et je vais m'évaporer. Je monterai dans les nuages. Je regarderai la Terre depuis le ciel. C'est beau, la Terre, je voyagerai un peu. Puis je profiterai d'une averse pour rejoindre un ruisseau bondissant dans les bocages.

Ce qui me plairait, c'est en hiver, me transformer en flocon. C'est romantique non ? Je serais légère, transparente et douce. Certains me regarderaient avec amour, mais d'autres, sans scrupules, me saliraient, me pollueraient.

Parfois, je serais installée dans un château, je serais comme une princesse. Le rêve ! Mais je risque aussi d'être envoyée dans des tuyaux immondes. Pas grave, juste une épreuve à passer. Je sais que je pourrais me recycler, traverser une station d'épuration et en ressortir pure et belle. J'alimenterais les fontaines, j'abreuverais

les animaux, j'arroserais les plantes, les arbres, je rafraîchirais les hommes. Une goutte d'eau, quoi !

J'adore voyager, vivre des moments magiques. En percolant dans la terre, je me dissimulerai, je progresserai dans l'ombre. Je me ferai désirer pour mieux réapparaître. Toujours vive, je serai indispensable. Sans moi, le monde ne peut survivre. Vous comprenez ça ? On m'appelle l'Or Bleu.

La rivière à bulles



Martin
Dupuis

Lisse, lisse était la rivière ce matin, sous un beau ciel bleu propice.

Il y avait un ciel lumineux mais, par chance, pas de trace de soleil, oui, vous savez, ce disque jaune, celui qui prend un malin plaisir à tremper ses rayons piquants dans l'eau. Détestables poinçons car ils vous foutent des bâtons dans les roues, s'immiscent dans les rames quand on flotte et c'est pas gai.

À la rigueur, acceptez que la luminosité du soleil dépose uniquement son reflet, rond, sur l'eau, nonchalamment, sur le dos, mais alors, pour qu'il glisse à la même vitesse que le courant, et surtout pas en zigzag, non, please, pas de blague, car ça crée des vagues. Et donc surtout, ses rayons : hop, congé, rangés au carquois.

Le long de l'eau, il n'y avait pas de pêcheur, ni à l'arrière, ni à l'avant, ainsi pas de fil revêche au-dessus, pas de fil rapace, pour la griffer. La rivière pouvait admirer, les yeux fermés, sa surface qu'elle devinait lisse.

Ni aucun pet de vent pour lacérer cette grâce.

La rivière pouvait de cette façon faire la planche, les yeux fermés.

Seuls témoins acceptés, contre la rive, enracinés dans les marais, deux potes à elle : d'un côté, droite comme un poteau, ses orteils

dans l'eau, il y avait la première des deux plantes. Elle était de la famille des joncs. C'était une sorte de fine haute tourelle surmontée d'une chevelure étrange, ébouriffée, légèrement fofolle, décoiffée en cas de mauvaise toux d'Éole.

En face, la seconde plante était aussi une grande berge d'apparence plus figée. Elle pouvait rester sans trop bouger, malgré les chatouilles des goujons à sa plante de pied. Sa chevelure gominée en forme de donjon faisait croire qu'elle fumait un cigare vers le haut. On l'affublait du surnom de « massette ».

Toutes les deux, parois bien verticales, brises-lames aériens, contribuaient à cette paix, écrans à l'improbable vent. Tâche sérieuse mais, il n'empêche : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Parfois, les deux s'autorisaient à insinuer une danse du ventre en fonction des beauforts annoncés par la météo. Était-ce une réelle soudaine inspiration du moment ou avaient-elles en permanence le feu sacré ? Toujours est-il qu'il suffisait qu'un simple souffle s'infilte dans leur fibre et elles pensaient avoir la corde d'un harpiste. Entraînées par l'harmonie, plus loin, d'autres se donnaient un air de flûte de Pan. C'était ce qu'inspiraient les roseaux. Appeaux pour les oiseaux, pour peu qu'ils soient décapités en bambous.

Les nénuphars, eux, s'aplatissaient en une plus large révérence pour couvrir la moindre protubérance des flots.

Les rangs de lys coupaient la parole aux bourrasques : nulle vague à la fête, donc, l'eau n'avait, sur sa tête, point de casque. « Voyons, personne ne peut froisser le crâne de la rivière ! Bas les frasques » : leitmotiv repris en chœur.

Ainsi en va-t-il du contrat de rivière. En rétribution, chaque plante peut être là à regarder passer les feuilles qui flottent. Pareille aux vaches qui regardent passer le train. Du moment qu'elles gardent le silence. La rivière ne tolère aucun bruit. Elle a même, des carpes, exigé qu'elles soient muettes. « Carpe diem. »

« **Blup !** » Suspect bruit. Courant s'arrête net. Œil s'ouvre, tête tourne en sursaut. Or, l'horizon est vide, le silence plat. « Calme-toi, ne fais pas ton tempétueux torrent, c'est une fausse alerte », marmonne le lit à la rivière en sueur. Puis il replonge dans son roman-fleuve, bougonnant d'avoir été dérangé. « Rendors-toi contre moi, dans le creux du lit, apaise-toi. » « Veux-tu une berceuse : « Do, do, l'enfant d'eau » pour retrouver le sommeil plus vite ? Ou préfères-tu que je conte une histoire : « Histoire d'eau » ? ou te détendre en fumant une sèche ? » La rivière finit par sourire et ravale sa colère. Elle continue à glisser plus bas, mètre par mètre.

« **Blup-blup !** » Le même bruit, mais en duo. Elle tourne la tête brusquement, limite torticolis, mais rien, fini. Rien, silence. Non, et oui simultanément car il n'y rien sauf un cercle, une auréole. Il y a donc bien eu quelque chose. Mais quoi ? Un caillou tombé ? D'où, pourquoi, jeté par qui, quelqu'un en veut-il à la rivière ? Elle surveille. Les yeux à ras de l'eau, elle guette, interprète. Provoc' ? Vengeance ? Deal ?

« **Blup, blup, blup !** » Là, elle a vu, elle est sûre. Des extraterrestres, des soucoupes volantes, des sous-marins plutôt, qui sont remontés à la surface, des sphères, mystères, des bosses vaguement luisantes. Des méduses, qui seraient arrivées à la surface et éclaboussent ? Non, pas en eau douce. Mais qui, tonnerre, vient donc déchirer son miroir ? Son beau miroir qu'elle a fait ériger on ne peut plus droit. Un géomètre ou un maçon viendrait vérifier, il mettrait son niveau, sa latte, sa règle, ce serait parfait, pas un pli, pas une bosse, pas une rosse strie sur la carrosserie, pas une crosse qui ne raie, pas une plaie qui ne griffe sa peau, qui ne crisse le plat, pas un trait qui ne se fraie un passage. Tout est parfait.

Mais ce Blup suspect, comme un pet, aah ça, non, ça ne lui plaît pas. Alors là, prout ma chère, pas du tout.

Tout de suite, la rivière dépêche une de ses gouttes pour piger l'incompréhensible. Pour faire parler le secret. « D'accord, moi, oui » : une goutte se sacrifie, et, au risque de se sécher le museau, cette dernière remonte à l'horizon, perce la pellicule, va tenter une sortie, tâter de l'air, fréquenter l'évaporation aérienne. Elle bombe le torse, pointe la courbe hors de la surface de la rivière. « Berk, qu'il fait sec ! » La goutte ferme le bec. Pivote sur elle-même.

Elle est un peu danseuse, la goutte, sphérique, magnifique, féérique, elle se pourrait même cylindrique s'il fallait remplir un verre de cocktail au comptoir : une vraie espionne, cette goutte, une championne. Elle les connaît toutes, les formes. On dit même, mais reste à voir, qu'elle épouserait les coins, les angles, y compris les angles aigus, et même s'accoquinerait des plus obtus : pour une forme ronde, douce, quelle souplesse de supporter ses contraires. Mata Hari la goutte ? Vraiment, il y a de quoi en faire les éloges. L'atmosphère est aux compliments. « Chapeau, Madame la goutte ! Chapeau boule, bien sûr. »

Voici donc la goutte qui tourbillonne à fleur d'eau pour voir le rigolo, le zozo qui s'en vient, sans gêne, à troubler d'un sinistre bruit le bucolique cours de la rivière. « Blub- blub », est-ce bien un vocabulaire pour faire la cour au flot de la rivière ? Des flonflons, tant qu'il y est, non mais. Elle, ses oreilles chastes, ses écoutilles, ses pavillons, pauvre rivière, ils ne sont pas faits pour de triviales railleries, de sourdes explosions, des plongeurs.

Zieutant rapidement, au départ, la goutte ne voit rien. « Zut, re-zut. » Alors elle plonge et scrute sous la surface. Dans son monde infrasidéral. Flûte, que dalle. À l'est à l'ouest, non plus, c'est sûr. Entre les algues, dans la vase, point plus, d'ailleurs elle n'y voit goutte. Pas d'âme qui vive, damned. Elle ajuste mieux ses palmes pour aller voir plus loin, elle devient requin. Mais pas de trace du coquin.

Dépitée, n'y comprenant plus rien, elle se prépare pour une ultime fouille. Elle reprend sa respiration et sort à nouveau la

tête hors de l'eau. À droite à gauche. Son regard pioche dans les environs à la recherche du lascar, fantoche, qui dérange sa patronne rivière. « Sale mioche non mais, quel poltron, viens que je t'amoche. » Jeter des cailloux ou je ne sais quoi. Elle s'imagine qu'il a fui. « Une poule mouillée, voilà tout ! » Elle s'apprête à rentrer, bredouille. La trouille de l'engueulade, pas de trophée à la broche, elle va recevoir une saucée, un torrent de reproches. Ce n'étaient justement pas les bons jours du mois pour la rivière si vous voyez ce que je veux dire. Pauvre goutte, si elle ne trouvait pas le malotru, ça allait saigner pour elle. « Le ! » malotru ! Car ce ne pouvait être qu'un être du sexe masculin, bien sûr.

Et voilà que splash, la goutte se retrouve nez à nez avec elle-même. « Hein , quoi, je rêve ? » « Non, un miroir. » Elle recule à contre-courant, se met en retrait, s'essuie les yeux, regarde, se voit elle-même, dans le miroir d'une sphère, réfléchit une seconde puis : « C'est bien cela, tête de mule que je suis », grommelle la goutte, avec encore quelques centimètres de recul. « Je suis face à une bulle. C'est une bête bulle qui est arrivée et qui a fait « blub » sur le zinc de la vieille carcasse. » C'est ainsi que parfois, entre elles, elles surnommaient le capot de la rivière quand elle fumait, s'évaporait par beau temps. « Je suis nulle, j'aurais dû y penser. », se dit-elle, surprise de cette simple interprétation. Elle vient, raide dingue, de faire tilt. « Pas de quoi dégainer un flingue contre un voyou, ni lâcher le pitbull en protection. »

« N'empêche, que fait une bulle ici ? Pourquoi vient-elle nous narguer, ici, ne peut-elle pas aller pêcher dans des eaux troubles plutôt qu'ici, suppôt de Satan, avec sa sécheresse en dedans ? » « Va au diable, foutue pécheresse ! » « À quoi ça sert, une bulle ? »

Postillons à tout vent.

« Je te dérange tant que ça ? », lui balance la bulle se déposant délicatement sur la rivière, juste à côté de la goutte bavarde. « Pourtant, on est toutes deux arrondies ; moi aussi, je suis vêtue d'eau, pas toutes mes cousines les bulles, mais moi, en tout cas. »

Blafarde, la goutte attrape des sueurs froides à se voir parler avec une bulle, et en oublie son rôle d'estafette : celui d'aller annoncer la nouvelle.

La bulle se saisit du vide d'atermoiements et prolonge : « Comme je vois que tu es toute paf, j'aurais un peu de pétillant à t'offrir à boire, ça te redonnerait du tonus, ne fût-ce qu'un peu de red bull. » « Ça va te requinquer, tu vas avoir un de ces peps, tu as l'air lessivée, ma pauvre chérie. » Cet échange de balle de ping-pong entre les deux arrondies a l'effet de distraire la goutte d'eau qui se tord de rire de l'absurde de la situation. La bulle renchérit : « Moi, je trouve ta compagnie plutôt *chill*. »

« Tu ne peux pas parler comme tout le monde ? C'est de l'argot de bas niveau, sûrement ? », reprend la goutte à nouveau carrée. » La bulle, surprise : « Non mais, laissez-moi rêver. Madaaame me fait la morale sur mon soi-disant vocabulaire des puits sans fonds. Madaame lit les grandes auteures sans doute ? Les gouttes d'encre de Madame sont éditées parmi les hautes romancières ? C'est peut-être auprès des sphères de l'Académie française que Madaaame étanche sa soif de culture ? Peut-être même que Madame a ses fans dans un club d'écrivains qui ont choisi comme thème de l'eau ? les gouttes d'eau ? Félicitation pour votre limpide encrier. Eh bien, passez sur l'autre rive. »

« Moi, la petite bulle, je ne risquerais pas les amères flèches d'une petite pédante qui pète plus haut que le niveau de la mer. Gardez vos sales hommages. Dommage, on aurait pu sceller une amitié nouvelle, devant, par exemple une goutte d'eau pétillante. »



La valse de l'eau



Antonia
Raya García

L'eau jaillit, pure et cristalline
Court dans la montagne
Avec délectation
Trajet libre et désordonné

Forte et puissante, elle se précipite dans le vide
Elle mousse de plaisir
Danse, chante même
Ses notes de musique résonnent

Lorsqu'elle est calme et sereine
Elle suit son chemin, délicatement
Caresse et façonne au passage
Elle donne vie

Par moments, nerveuse et impétueuse
Elle entraîne avec force tout ce qu'elle peut
D'une rive à l'autre, elle se balance, cogne, arrache
Son lit ne lui suffit plus, alors elle en déborde, sans pitié

Sa course folle l'amène à la mer
Qui la reçoit, la prend
Elle se roule, tournoie, s'abandonne
Et se laisse emporter dans l'immensité.

En attente

Regina
Röhler

Je suis assise au vieux port de Calais
l'odeur de poisson dans le nez.
Les mouettes gloutonnes autour de moi.
Elles guettent les pêcheurs qui amènent la fraîcheur
guettent surtout les femmes des pêcheurs
qui vident les poissons de leurs entrailles.
Celles-ci n'ayant pas d'utilité seront jetées à l'eau.
Guetter et splash
plonger du ciel avec la nécessité
d'être le premier qui se lance vers les vagues
pour attraper le cadavre exquis capital à sa vie.

Mon regard vague
voyage vers les nuages et se perd dans mes pensées...
Je me promène dans les dunes.
Avec jouissance je contemple leur aspect doux et apaisant.
Surprise par la force du vent qui apparaît soudainement
je vois surgir tout à coup dans un creux entre les dunes
ce groupe de jeunes hommes
je pense
exclusivement des hommes
vêtus de noir.
Debout dans le creux des dunes ils essayent
de faire du feu avec des bouteilles en plastique échouées sur la
plage.
Debout dans les dunes en attente ils essayent de combattre le
froid.

Dès la tombée de la nuit
de préférence noire
privée de la lumière de la lune
ces hommes jeunes très jeunes moins jeunes
parfois des femmes et des enfants
se mettent en route vers le port
pour essayer chaque nuit sans lune à nouveau
de se glisser
à bord d'un de ces énormes navires SeaFrance
qui traversent le Channel vers l'île des espoirs.
Avec cet espoir capital à leurs vies
ils plongent en silence dans l'inconnu
obligés d'être plus discrets
bien plus discrets
qu'une mouette qui se jette sur les déchets.



La cave

Jeannine
Kerstius

Dans cette cave, elle entrepose des valises, des caisses en carton remplies de tissus, de vaisselle. Papiers, livres, jeux, puzzles, matelas d'appoint, jardinières, un sapin de Noël artificiel et la crèche de famille. Deux fauteuils de jardin, deux parasols, une casserole à confitures et les pots vides. Et puis cette mallette de projection de films Super 8 ! Toute une histoire ! Une cave, quoi ! Et de l'eau !

Cela a commencé par quelques traces suspectes. Une cave humide mais rien de grave. Un sol en ciment qui, de temps en temps, se souvient qu'il fut construit dans un quartier anciennement marécageux. Là, au pied du mur, une légère infiltration, quelques gouttes d'eau. Une anomalie dont il faut découvrir la source.

Après la pluie battante de ces derniers jours, elle découvre une mare d'eau stagnante. Un mince filet d'eau suinte à hauteur du regard. Des valises sont imprégnées d'humidité, une odeur particulière s'en dégage. Ces coussins de jardins vont perpétuellement se souvenir de cet épisode imbibé d'émanations malodorantes. Ces documents anciens souffrent inexorablement. C'est alors qu'elle se souvient des lettres d'amour entreposées dans une boîte à chaussures. Des lettres écrites sur un papier ultra fin dont chaque enveloppe est soulignée par un cadre tricolore. Elle enjambe la mare d'eau de l'entrée, elle ouvre difficilement la porte de l'armoire gonflée d'humidité. Fébrile, elle retrouve cette

boîte grise, ordinaire, insignifiante mais qui contient toutes les missives précieuses de son grand amour. La voilà indifférente à l'eau qui s'écoule, sur un mode silencieux, insidieux, persistant. Elle abandonne la cave et plonge dans un océan de souvenirs, de tendresse. Elle flotte, elle surnage, elle se noie dans les lettres, les mots, les phrases tendres, naïves, passionnées. La mer les séparait, cinquante ans plus tard, l'eau du mur les a reliés.



Plig-plog

Antonia
Raya García

Plig-plog
Le robinet goutte
Goutte à goutte

L'eau fuit
En douce mélodie

L'eau s'enfuit
Fuite organisée

Imperceptible tracé
Tracé mouillé

Les gouttes roulent
Rebelles et rieuses
En débandade joyeuse

Plig-plog
L'eau frivole
S'en va en farandole.



L'hôte d'une vieille cave humide

Martin
Dupuis

Rencontre au sommet entre propriétaire et locataire

C'était une vieille bâtisse de brique.

Des briques datant de différentes années, la maison s'était construite en plusieurs temps, peut-être par plusieurs propriétaires. À vue de nez, à hauteur d'homme, il y avait les briques « récentes » ; on le remarquait à leur forme bien droite, cuites uniformément, infranchissables.

Juste en dessous, les briques plus anciennes, celles-là trop peu cuites, qui s'effritaient : à travers celles-là, une larme, un soupçon, un filet d'humidité pouvaient se faufiler si la pression de l'eau était trop forte : ça avait dû être le fait d'un maçon auto-constructeur, un peu bricoleur sans doute, ou utilisant une matière première moins bonne.

Il y avait aussi la couche des briques plus bas : celles « trop cuites », comme je les nommais car tellement dures qu'il était impossible d'y planter un clou. Pas besoin de peinture hydrofuge pour celles-là. Je les reconnaissais : elles étaient souvent difformes. À cette époque, les moules devaient être de bric et de broc. C'était une maison au sous-bassement qui, par endroits, était encore en pierres de taille.

Le plus extraordinaire était la cave, une belle fine cave voûtée qui faisait toute la largeur de la maison ; il y avait même des caveaux. Je m'y inventais des contes merveilleux : des animaux étranges y habiteraient, des licornes aquatiques, des tortues volantes, des requins à pattes : ce devait être la moiteur qui m'inspirait ces animaux véhicules amphibies.

Pour rajouter une atmosphère particulière, comme éclairage, mis à part une vague lanterne de marin, il y avait de part et d'autre : un soupirail sous forme d'un trou large comme un bras, aucun des deux n'était vitré, par contre, ils étaient barrés d'une tige de fer au milieu. Le but, éviter l'intrusion d'un rôdeur humain (« de taille humaine », je précise). Ils n'étaient pas barricadés de planches étanches afin de laisser s'aérer la cave car elle était relativement humide. Malgré ces trous, comme elle était sous le niveau du sol - à approximativement 2 mètres de profondeur - , à nos latitudes, même ouverte, le gel ne l'atteignait jamais. Un biotope y régnait en maître. J'y avais donc bien sûr cultivé des chicons et autres barbes de capucins : basse température, hydrométrie élevée, relative obscurité : des conditions idéales, qui avaient autorisé que ça pousse aisément. Bonheur. La salade à portée de main pour le souper, coupée 3 minutes avant de la mettre à table, donnait du croquant à l'ambiance autant qu'au légume. Ça faisait chic : j'avais poussé le plaisir jusqu'à réussir la culture de champignons. Magnifique.

Le sol était constitué de larges pierres d'approximativement 30cm de large sur 40 à 60 cm de long et 2 à 4 cm d'épaisseur, qui étaient assemblées en un beau carrelage lisse ; elles n'étaient pas cimentées entre elles, juste déposées, accolées. Leur poids les empêchait de bouger, le mélange de sable, terre et argile en dessous s'étant moulé à la forme de la pierre, tel le creux d'un matelas après la nuit. Au centre du damier, un espace un rien plus large entre les pierres, de 4 à 5 centimètres, parfois plus, parfois moins, avait été laissé qui, laissait apparaître le sable : étrange. L'équivalent d'une rigole. C'était un écoulement naturel :

j'en compris sa fonction plus tard en percevant qu'elle était en vis-à-vis des deux soupiraux.

La maison, enfoncée dans la terre, attirait l'eau du jardin à l'arrière. Si le terrain, par période de pluie continue, ne pouvait accumuler l'eau, ni dans la pelouse même, ni dans le bas des murs, l'eau était attirée vers le point le plus bas du mur, là où le soupirail arrière donnait de la lumière.

L'eau y descendait profondément. Un tuyau dans le mur drainait donc l'eau vers l'intérieur dans une cavité d'une vingtaine de centimètres de profondeur d'où elle coulait alors tel un fin filet entre les larges dalles à travers la largeur de la cave jusque l'autre côté. « Voilà donc l'usage de cette rigole », me dis-je. De là, un autre tuyau, traversant le mur, faisait office de tunnel maritime pour la diriger vers la cour avant de la maison dans le fond un grand puits. Quelle infrastructure !!! Canal, aqueduc, déviation : il ne manquait plus que des vannes, et on aurait eu un système hydraulique complet.

C'est lors de trois semaines d'averses successives que la cave prit une apparence différente. Un soir où je descendais couper quelques champignons pour une entrée, je sentis les grosses pierres bouger sous mon poids. Le sol du jardin n'absorbait pas assez vite la pluie, l'eau qui ensuite devait s'écouler à travers la cave pour ne pas l'immerger arrivait plus vite que la rigole n'arrivait à l'éliminer vers le bout en direction du puits. Le « canal intérieur » ne suivait plus la cadence, le système de secours était apparemment débordé de boulot. C'était un vrai embouteillage dans le système d'évacuation à travers le bas de la maison, la cave devenait un goulot à l'heure de pointe avant l'arrivée à la cour avant et son puits profond. Elle ne suivait plus la cadence. L'eau qui devait traverser de part en part, du jardin arrière vers la cour à l'avant, n'arrivait pas à « migrer » assez vite. Dans la cave, même les interstices du sol sablonneux n'absorbaient plus le fin ruisseau. Le petit écoulement n'avancait pas, sitting, grève de l'eau. Ça

s'élargissait, une flaque, une mare, un étang, que dis-je, c'est un océan. Je me sentais dans la nature, à l'extérieur. Pour compléter le paysage, les chicons et les champignons qui grandissaient dans leurs quadrillages de fortune, j'étais presque en plein air. Au bout, c'était l'embouteillage. En conséquence, l'eau se glissait, se garait entre les pierres, comme elle pouvait. Le sable s'imbibait, il devenait ivrogne d'eau. Il était temps qu'il s'arrête de pleuvoir avant que la cave ne se transforme en zone du Bangladesh sinistrée par la mousson. Déjà pour atteindre mes bottes rangées au fond, ça n'avait pas été coton. Bien sûr, ça n'aurait jamais inondé la cave de façon catastrophique : les bouteilles de vin étaient en hauteur. Ce n'était même pas embêtant pour aller chercher d'autres affaires stockées et les quelques rares légumes récoltés en été. Jusque-là, rien de très extraordinaire : c'était même comique de marcher en déséquilibre, spitch, spotch, puisque les grosses dalles n'étaient pas cimentées : ça avait même un petit goût d'exotisme, de brousse ; il ne manquait plus qu'un hippopotame. Déjà que les longues toiles d'araignées blanchâtres par l'humidité donnaient un aspect de jungle tropicale. Mon imagination guettait avec assiduité les crocodiles. Et ça n'a d'ailleurs pas tardé à se réaliser : en effet, du carré sablonneux un bruit étrange est apparu. J'ai sursauté, puis en retombant sur la dalle déstabilisée par l'eau qui avait creusé le sable un autre spitch s'était rajouté à la fanfare d'avant, m'éclaboussant les mocassins. J'étais dans les tropiques. Je rigole de cette expédition où je suis, m'amuse à me pencher de gauche à droite, d'avant en arrière pour me confirmer que l'eau traverse bien la maison par la cave. Je fais bouger les grosses pierres. Je suis heureux comme un enfant. Les pierres sont des bascules de grès, des balancelles en granit de plaines de jeu. C'est Venise et les grottes de Han en même temps. Je me plie en deux vers le bas refaire mon lacet pour éviter de tomber et me casser une jambe, je ne suis pas souple comme une grenouille. D'ailleurs, je ne fais pas si bien dire : plus loin, en voilà une qui saute d'entre deux pierres. Du moins, je crois en voir une. D'avoir eu la tête penchée, l'obscurité, mes contes

créés, l'équilibre instable, tout ça m'aurait-il fait imaginer des crapauds ? Pourquoi pas une princesse ? Puis, je me redresse, la dalle se repositionne, éclabousse, et en même temps que le jet d'eau, une autre grenouille fait un saut. Effectivement ! La cave humide, le sous-sol sablonneux, les tuyaux-tunnels, les fenêtres ouvertes, tout rendait le lieu attirant, accessible et habitable pour ces bestioles. Les araignées devenaient des proies dans leur terrain de chasse. « Il ne manquerait plus qu'ils mangent mes chicons et champignons, ces sales batraciens ! Voilà une bonne raison de leur retirer une patte pour qu'ils restent sur place ! » Mais je crois qu'ils sont carnivores : parfait. D'ailleurs, c'est pour cela qu'il n'y avait jamais d'insectes sur mes légumes. Biodiversité sous terre. Une rivière, et des locataires pareils dans le bas de ma maison. Un rêve plutôt qu'un cauchemar.

Goutte à goutte

Jeannine
Kerstius



Il se presse, il est en retard. La pluie ruisselle dans sa nuque, ses pieds sont mouillés, le vent froid transperce cette veste trop légère. Il a prolongé la sieste et le voilà en retard à la réunion hebdomadaire de Tai Chi. Pas de chance, la flaque d'eau de ce trottoir lui éclabousse maintenant les chaussettes. Il se demande pourquoi il a décidé de sortir, que va-t-il trouver comme excuse auprès de ses amis ? Comment va-t-il convaincre la bande de copains qui l'attend ? Il rumine des explications nébuleuses, il se perd dans des vagues récits de contretemps, de malchance, de situations indépendantes de sa volonté. Il enjambe à présent le caniveau qui déborde le long de l'avenue. Le ciel est de plus en plus sombre, son esprit prend la couleur du ciel et ne l'aide pas à vaincre sa révolte contre les éléments. Enfin, il arrive à destination. Dans l'entrée du hall de sport, il se débarrasse de son blouson dégoulinant, absolument pas imperméable, contrairement aux affirmations rassurantes du vendeur. Il n'ose pas ôter ses chaussures de crainte du ridicule. Quand il pense au plaisir qu'il éprouvait, enfant, à sauter à pieds joints dans chaque flaque d'eau stagnante de la rue, il se dit que tout est différent à présent. Il n'a plus huit ans. Il atteint la quarantaine et force est de constater que quelques fils d'argent commencent à pointer dans une chevelure qui se raréfie.

Il vit seul et s'en trouve fort aise. La ponctualité n'a jamais été sa vertu première.

— Peut-être parce que tu vis seul ? lui dit-on souvent.

Ce célibat est un choix. Vivre en couple le met devant un océan de problèmes insurmontables. Partager, comprendre, écouter, relativiser, donner et renoncer parfois est au-dessus de ses forces.

Arrivé dans la salle, il constate que l'activité se déroule sans lui. Son esprit est encore embué. Il remarque que tous ses arguments préparés fébrilement sous la pluie ne servent à rien ; personne ne lui pose de questions. Certains, discrets, regardent leur montre mais ils semblent tous avoir enregistré que leur ami serait définitivement en retard, quoi qu'il arrive. La pluie résonne sur la voûte en verre, les gouttelettes rythment la cadence des mouvements de Tai Chi. Le maître leur enseigne la sérénité, la déconnexion, la relaxation.

Impossible de méditer quand on est trempé, se dit-il. La quiétude coulera de source quand j'arriverai à suivre la totalité des cours.

En attendant, il se désespère à l'idée de retraverser ces torrents de pluie et rêve au canapé douillet qu'il a abandonné précipitamment.

Soulèvement

Bernard
Gauditiaboïs

Un matin pluvieux de décembre.

Je suis dans l'attente d'un prochain train sur le quai d'une ancienne gare désaffectée.

Quelque part, dans ce pays que le grand Jacques qualifiait de plat.

Une curieuse sensation de fraîcheur me cheville au corps.

À ce même moment, mon esprit s'anime, presque en ébullition.

Alors qu'une pluie fine tombe sur ce petit village où j'ai élu domicile, je repense à différentes scènes à la fois belles et troublantes de la Corse qui m'est si chère en ce monde.

Une Corse éblouissante, dont la vue me reconforte et m'élève.

Qui a soudainement vu surgir, comme dans un rêve, l'apparition furtive d'une sirène.

Depuis leur plus tendre enfance, tant d'hommes et de femmes ont été conquis par cet être fabuleux, au point d'avoir vraiment envie de connaître l'endroit où elle trouve refuge sur cette Corse irradiée de soleil.

Au moment où le train arrive me revient en mémoire cette sirène qu'il m'est pourtant difficile de décrire, tant elle m'apparaît flamboyante, presque irréelle.

Soudain, en un éclair, la sirène repart vers d'autres horizons, avide sans doute de gagner d'autres rives, éprise de solitude.

Mon voyage se poursuit dans le train.

D'autres images s'animent et flottent dans mon esprit, qui trouvent à se mouvoir dans ce qui s'apparente à une fiction, et qui m'invite à poser cette question lancinante : combien faudra-t-il de sirènes dans ce monde ?

Pour que ce monde redevienne ce qu'il a été.

Qu'il soit à la portée d'un peintre heureux et nostalgique, prêt à lui redonner de la couleur.

Arrivant au terme de mon voyage, un souhait traverse mon esprit pourtant serein.

Comme une tendre obsession.

J'ai à présent hâte de retrouver cet endroit qui m'est devenu familier au fil du temps : un musée dans lequel je me sens confortablement immergé par tant de souvenirs.

Comme si j'aspirais à vouloir goûter les menus plaisirs de la vie n'ayant de cesse de jaillir, telle une source, comme la vue réjouissante de la sirène qui m'attire irrésistiblement.

Retrouver les joies de la contemplation

Contempler le musée comme la sirène.

Pour être en état d'apesanteur.

Etre en extase.

Pour mieux se mouvoir.

Et se soulever.

Pour, enfin, connaître cette paix intérieure.

Conte moderne

Isabelle
De Vriendt



Il était une sirène née dans la mer de Norvège. Elle aimait nager à flanc de baleine, puis grimper sur le dos de l'animal, plonger et lui chatouiller le ventre : d'un coup de queue, passer sous la baleine et là, lâcher l'air. Les bulles glissaient et la baleine s'esclaffait. Le manège recommençait jusqu'à la nuit.

Quand le ciel se remplissait de nuages et que les vagues se creusaient, la sirène s'amusait avec les éléments. Elle se laissait bercer par les doux remous des fonds marins, puis remontait à pic, comme aspirée par le ciel. Offrir à l'air son visage picoté par les gouttelettes de pluie la ravissait.

Quand il faisait trop froid, elle s'approchait de la côte et se réfugiait dans une grotte pour laisser sécher ses longs cheveux d'argent. Elle aimait graver des signes qui n'avaient de sens que pour elle. Elle devait vite s'interrompre pour regagner la mer. Les bourrasques chargées de froid s'engouffraient, l'eau n'avait plus le temps de s'évaporer. Même salée, les gouttelettes gelaient sur les écailles et risquaient de l'immobiliser à jamais.

Pour elle plus que pour toute autre sirène, bouger était vital. Un jour d'été, elle entreprit de s'engager dans un estuaire pour remonter le courant. Tantôt elle faisait la course avec les saumons, tantôt elle jouait à cache-cache avec les écrevisses.

Elle avait le beau jeu, à grimper sur les rochers pour s'y cacher ! Les écrevisses finissaient par l'oublier et elle s'endormait, au risque de s'assécher. Quand les écailles la démangeaient, elle se réveillait et s'empressait de se laisser glisser dans le courant. Bientôt, elle remontait la rivière qui, à mesure qu'elle avançait, se faisait plus humble, sinueuse, comme domptée par la sirène en joie.

Un jour, distraite par la danse d'un papillon, elle buta contre une pierre et se blessa. Elle relâcha ses muscles et vit des étoiles tout autour d'elle. Longtemps, elle resta inanimée, son corps retenu par les hautes herbes. Combien de temps ? Personne ne le sait.

Quand elle se réveilla, il faisait nuit. L'air avait une odeur nouvelle et lui grattait la gorge. Elle attendit l'aube pour repartir, descendre la rivière, gagner la côte et le large. Son retour à la mer fut un cauchemar. L'eau était trouble, des algues vertes recouvraient le fond de la rivière et formaient de longs cheveux. Au fur et à mesure qu'elle progressait, des cadavres s'amoncelaient sur les berges. Les écrevisses n'étaient plus que carcasses. Elle croisait des branches, des feuilles, des êtres ronds inanimés, blancs, rouges ou noirs, et qui flottaient, d'autres, blancs, qui se laissaient porter par le courant, sous l'eau, et qui changeaient constamment de forme. Ces êtres sentaient le danger et la mort. L'un d'eux, invisible, lui avait collé au visage ; elle était remontée à la surface et, de sa main, avait pu le retirer, pour ensuite le jeter avec dégoût sur la berge. Elle ne riait plus. Il lui fallait regagner la côte au plus vite.

Arrivée à l'embouchure, elle regretta la rivière. La mer était vidée de ses étoiles, de ses baleines. Sur les fonds marins, des traînées noires et visqueuses servaient de piège aux homards et aux poulpes. Même la surface de l'eau était recouverte, par endroits, d'un liquide qui collait aux ailes des cormorans et des sternes, condamnés à une mort lente. La sirène laissa sa joie sur

le rivage et s'en alla au cœur de l'océan, loin des terres et des hommes.

On ne la revit jamais plus.

Beauté terrifiante



Vue de l'espace
on aperçoit
dans la masse de glace
du pôle Nord
des taches turquoises
Quelle belle surface
imprimée sur un tissu
elle ornerait notre corps nu
En s'approchant
on découvre qu'il s'agit
de la fonte des glaces
qui crée des bassins
des cratères lunaires
dans le vaste blanc
Des bassins tranquilles
au milieu de cette couverture glaciale
qui paraît sans limite
Eternelle blancheur
calme étendu.....

Mais sous la couverture
les eaux
ne dorment pas
Une fois trouvée la petite fissure
le plus minuscule trou
le courant se creuse un chemin
à travers la glace
En torrent
terrible
effrayant
se jette la masse d'eau
Que sa force démesurée
nous fait trembler

La distance satellitaire
ne nous sauvera pas la peau
Nous sommes dedans
en plein dedans
dans la beauté terrifiante
le déséquilibre inquiétant
dans le possible du changement

L'Or bleu !?

Antonia
Raya García

Le vent, la pluie ont tenu Françoise éveillée toute la nuit. Elle a entendu chaque goutte s'écraser sur les vitres, les arbres craquer, les sirènes hurler. À peine endormie, Françoise est réveillée par la radio tonitruante. Les yeux lourds, le cœur malade, elle se retourne dans son lit, met l'oreiller sur sa tête, pour ne plus entendre cette voix vociférante, espérant ainsi gagner quelques précieuses minutes de quiétude. Des bribes de phrases lui parviennent « 6h30... flash d'information... importante tempête... dégâts... inondées, tuiles..., appels..., phénomènes récurrents... planète... ». Au bout de quelques instants, elle se doit de se lever. Elle s'extirpe péniblement du lit. Elle titube, baille longuement, se frotte les yeux. Elle va jusqu'à la fenêtre, tire les rideaux et se trouve devant un décor presque apocalyptique. L'eau glisse encore à toute vitesse sur l'asphalte, les avaloirs vomissent leur trop-plein.

Toute cette eau !!! Et après ça, on n'arrête pas de nous bassiner que la sécheresse gagne du terrain, pense-t-elle.



Son collègue Georges, dirait « Trop de béton, beaucoup trop ! Comment cette eau pourrait être absorbée par les terres, tout est bien trop construit ! »

Georges est un collègue efficace sur qui on peut compter.

Et aussi, un fervent militant écologique. Il n'a de cesse de le clamer.

Il la saoule de constats, chiffres à l'appui, de conseils. Il veut même l'entraîner dans des projets citoyens de quartier.

« Tu sais que nous consommons 8 fois plus d'eau que nos grands-parents, c'est interpellant, non ! Et que 97,5 % d'eau de notre planète est salée. Seuls 2,5 % est de l'eau douce.

Il faut agir et prendre conscience de notre surconsommation, de l'état de notre planète », répète t-il sans arrêt avec une pointe d'inquiétude. D'ailleurs, pour lui, il serait presque trop tard !

Mais elle ne se sent pas trop concernée. Que peut-elle faire à son échelle ?

Elle est convaincue que seules les grosses entreprises sont responsables, autant que les politiciens qui ne prennent jamais les bonnes mesures...

Sa vessie la rappelle à la réalité.

Bing, chasse d'eau : plus ou moins 7 litres d'eau potable !

Groggie par le manque de sommeil, elle se dirige vers la douche. Elle s'arrête devant le miroir, s'observe, grimace. Sa mine grise et les cernes prononcées l'affolent un peu.

La douche sera son alliée ce matin. Elle tourne le robinet au maximum, elle reçoit cette eau bienfaisante, thérapeutique même. Chaque parcelle de peau se réveille, se dynamise, se tonifie.

Elle se sent revivre.

Après de longues minutes, elle arrête, bien à contre-cœur, le jet d'eau.

Elle se sent nettement mieux, les idées plus claires.

Bing, douche : presque 60 litres d'eau potable !

Après 10 minutes, 120 litres, autant qu'un bain !

Après un café bien serré, elle s'habille rapidement, fait encore un petit tour à la salle de bains, brossage des dents, un peu de blush, du rouge à lèvres, mise en place de quelques mèches rebelles et la voilà prête à affronter sa journée.

Bing, 3 litres d'eau potable pour se brosser les dents et se laver les mains !

Elle prend sa voiture.

Elle constate l'état du véhicule, une vraie poubelle sur roues ! Il serait temps de le laver !

Bing, laver la voiture manuellement, de 200 à 500 litres d'eau !

Au carwash, lavage au rouleau de 100 à 350 litres, et à haute pression, de 50 à 60 litres !

Elle sait qu'être seule dans la voiture n'est pas trop « responsable ». Mais elle ne peut se résoudre à prendre les transports en commun, certainement pas aujourd'hui. Trop de monde, trop irréguliers, trop bruyants, trop chers ! Bref, trop de tout !

Ses arguments sont ce qu'ils sont. Une façon comme une autre de se déculpabiliser, un tant soit peu.

Le trajet est pénible. La circulation est dense et fortement perturbée par les intempéries de la nuit et par cette pluie incessante.

Les automobilistes sont impatients, nerveux, à croire qu'ils n'ont jamais roulé par mauvais temps ! Devant elle, les piétons vacillent sous le vent, les parapluies volent, les sacs plastique virevoltent.

Lorsqu'elle arrive, enfin, Georges l'attend devant son bureau.

Il constate sa petite mine. Il ne lui fera aucun commentaire. Il la connaît.

Il lui adresse son chaleureux « bonjour » et son laïus habituel qu'elle écoute vaguement. *Éléments en colère, dérèglements et changement climatique...* N'étant pas d'humeur, elle s'empresse de regagner son bureau, fermant soigneusement la porte derrière elle.

Silence !

Georges revient à l'assaut à l'heure du déjeuner.

Il souhaite tant qu'elle mesure les enjeux.

Il lui propose, une fois de plus, de l'accompagner à une de ses réunions hebdomadaires, pour se faire ainsi une meilleure idée.

Au bout d'un moment, elle capitule !

Il accroche alors un grand sourire et lui promet de ne pas être déçue.

Le vendredi suivant, sur le chemin vers le collectif. Georges, suivi de ses deux enfants, lui dresse, ravi, un préambule. Il lui parle de bassin d'orage, de bassin versant, d'îlots d'eau, de rivières urbaines, d'expertises partagées, de contrat de rénovation, de pollution...

Il est vraiment intarissable ! Son enthousiasme est même touchant.

Elle se sent larguée, elle écoute néanmoins poliment.

« L'eau est précieuse, trop précieuse que pour la gaspiller. N'est-ce pas les enfants ? insiste-t-il. Elle devrait être un droit pour tous. L'appeler « l'or bleu » est déjà une aberration ! Un don de la nature ne se monnaie pas ! Nous devons absolument modérer notre consommation. Par exemple, pourquoi rincer la vaisselle avant de la ranger dans le lave-vaisselle ? »

Bing, lave-vaisselle 12 litres d'eau potable ! (vaisselle à la main, 45 litres).

Arrivés au local, ils sont accueillis par les compagnons de Georges, aussi impliqués les uns que les autres.

Des slogans, des statistiques, des photos avant/après, des dessins, des plans, la liste des partenaires... tapissent les murs.

Sur les tables et les armoires s'érigent des maquettes...

Elle reconnaît certains quartiers en chantier depuis déjà un certain temps.

« Voici ce que nous voulons faire dans ce projet, ces transformations sont bien plus en accord avec la vie et la nature du lieu », lui explique-t-on.

Peu à peu, Françoise s'imprègne de cette ambiance, lit, observe, questionne et même, elle émet des idées.

Elle convient que le combat mené avec intelligence et abnégation par ces femmes et ces hommes est loin d'être aisé au quotidien.

Et pourtant, les résultats sont édifiants. Elle en est stupéfaite !

Balayés, ses a priori !

Et elle ?

Ne serait-elle pas une citoyenne inconsciente, voire égoïste ? Cette évidence la trouble.

Elle a chaud, elle sort sa petite bouteille d'eau et la remet immédiatement dans son sac.

Ce geste incongru la met mal à l'aise.

Bing, 25 millions de bouteilles d'eau en plastique jetées chaque année.

L'équivalent d'une benne à ordures en plastique se déverse dans nos océans toutes les minutes !

Finalement, elle réfléchit à ce qu'elle pourrait apporter, quelle serait sa contribution ?

Bien sûr, elle n'est pas encore prête à chausser des bottes et se retrouver dans un marais à défricher le terrain.

Néanmoins, il est peut-être temps pour elle de modifier certaines de ses habitudes.

Du moins, de le tenter. Déjà troquer sa bouteille d'eau minérale par une gourde d'eau du robinet.

Comme dans sa jeunesse, au temps du scoutisme !

Il n'est jamais trop tard !

Georges s'approche et lui donne une tape amicale dans le dos :

« Alors Françoise, ce combat n'est-il pas une passionnante aventure pleine de sens ? »

Ô belle O

Zohra
Temsamani

Source de vie

Eau de source, eau de vie, eau de rose
Nous t'avons à portée de nos mains
Tu es tellement douce, tellement fraîche
Si forte que tu portes des bateaux

Chaque jour tu caresses notre corps
Tu coules tellement vite qu'on oublie de t'écouter couler

Eau, sang de la terre, clé capitale de notre santé
Tu es tellement courante que personne ne peut te rattraper
Depuis la gorgée jusqu'à l'immensité de l'océan
Tu nourris les hommes en passant par la faune et la flore
Pour nous tu es bien plus que de l'or un vrai trésor



Errance

Antonia
Raya García

Par une journée étouffante, une de plus, Sekou erre dans le village, avec, comme seule compagnie, un petit oiseau taillé dans un bout de bois par son grand-père, Mobi, comme il aimait l'appeler.

Il le serre très fort, comme à son habitude. C'est son précieux porte-bonheur. Il l'avait reçu de Mobi lors de son unique voyage à la ville où ils s'étaient rendus pour y vendre les peaux, acheter aussi quelques vivres et des semences. La route avait été longue et pénible. Néanmoins, Sekou garde de cette expédition un souvenir extraordinaire. Dès son arrivée, il avait été pris dans un tourbillon. La ville grouillait de partout. Les marchands criaient à s'époumoner vantant les mérites de leurs produits. Les odeurs étaient enivrantes, les mets aux mille parfums régalaient les papilles. Les couleurs chatoyantes des tissus caressaient les regards. Tout était émerveillement !

Sekou se remémore cette journée avec nostalgie. Il aimait ce grand-père généreux, aux traits burinés, rude aussi, et pourtant si tendre avec lui. Il lui avait transmis sa passion pour les oiseaux. Grâce à lui, il a appris à maîtriser son impatience pour mieux guetter, admirer, distinguer l'amarante, le calao, le guêpier. Il sait même différencier les touracos.

Le vide laissé par Mobi est immense. Rien ne laissait présager un départ si brusque. Encore aujourd'hui, cela lui semble irréel.

La rage lui monte, son père n'aurait jamais dû partir. Il s'était enrôlé dans une milice pour une cause qui n'était pas la sienne et n'a plus donné signe de vie. L'appât du gain ? Depuis lors, son grand-père s'est assombri, son regard est devenu un océan de tristesse. Maintenant, ni l'un ni l'autre n'est là. Chagrin immense pour Sekou et les siens. Sa mère après tant de combats perdus, se fane petit à petit - trop de douleurs. Son regard et son sourire sont déjà ceux d'une vieille femme. Du revers de la main, Sekou sèche d'un geste sec les larmes qui lui brouillent la vue. Deux sillons restent marqués sur son visage.

La chaleur pesante et irrespirable tire l'enfant de sa douleur. Les mouches, tenaces et collantes, l'assaillent. Il ne les chasse plus, c'est peine perdue ! Dans la hutte de terre séchée, la chaleur est presque tout aussi insoutenable.

Ses frères et cousins sont bruyants, ils prennent trop de place. Alors, il préfère être dehors, au calme. Il ne veut même pas jouer avec les deux enfants qu'il aperçoit au loin et qui ont l'air de beaucoup s'amuser à faire rouler un pneu. Il regarde autour de lui, le paysage est désolant, inhospitalier. Les terres sont crevassées, stériles. Malgré son jeune âge, il se rend bien compte que ce n'est plus possible, ce sol ne peut plus rien donner !

Sekou se dirige vers l'arbre à palabres où il espère trouver un peu d'ombre. Les Anciens sont là. Cela le réjouit. Il aime leur présence si rassurante. Plus tard, lui aussi fera partie des Sages et tentera de trouver des solutions pour les siens, comme l'ont précédemment fait son grand-père et ses aïeuls. Il s'assied en silence, légèrement en retrait. Il écoute attentivement et observe ces visages marqués, vieillis par une vie de dur labeur, d'errance, de poussière.

La discussion aujourd'hui est très animée, bien plus que d'habitude. Les voix sont graves. Sekou perçoit un grand désarroi. Les échanges fusent.

— Il n'y a plus d'eau, il est impératif d'en trouver. Sans quoi, il nous faudra partir.

— Notre survie en dépend, c'est certain.

— Il faut creuser encore, plus profond, plus loin.

— Nos femmes se rebellent. Elles n'en peuvent plus de parcourir tous les jours de si longues distances pour ramener de l'eau !

— Cette source-là s'amenuise aussi.

— Peut-être aurions-nous dû essayer de construire ce puits ?

À ces mots, un vent de révolte envahit Sekou, ses tripes se nouent, ses poings se serrent. Bien sûr, ils auraient dû écouter son grand-père et tenter de construire ce puits. Seulement, ils sont trop fiers pour admettre leur erreur, pense-t-il. L'idée avait été décriée, elle semblait irréalisable, peu de moyens, peu de connaissance...

Sekou n'a jamais réellement saisi la raison. Cela aurait bien évidemment évité à ces femmes de s'éreinter. Il voit bien que sa mère est épuisée, comme ses tantes et les autres femmes. Son corps ne suit plus.

Les mines sont défaites. Ils ont maintes fois cherché le tracé des sources, sans succès. Ils ne trouvent que pierres et désolation !

Elles sont certainement épuisées, pense tristement Sekou.

À moins qu'elles aient pris d'autres chemins, qu'elles se soient détournées d'eux. Ou alors, elles se sont éteintes aussi brutalement que le cœur de Mobi.

La décision des Anciens est unanime et sans appel, ils quitteront les lieux à la prochaine lune, le temps de préparer le voyage et de rassembler leurs quelques appartenances. Ils marcheront la nuit pour éviter ainsi les chaleurs accablantes. Cet exode à la recherche d'un lieu propice à une meilleure vie est inévitable.

Sekou le sait pertinemment bien, l'eau leur est vitale. Cependant, ce départ est un déchirement pour lui. Comment quitter cet endroit où tout le rattache à son grand-père ? Ailleurs, il lui sera impossible de le sentir. Car il est là, il veille sur lui et sur sa famille. Il en est persuadé. Et si contre toute attente son père revenait malgré tout, les trouverait-il ? Son inquiétude est grandissante.

La nuit commence à tomber. Il est temps de rassembler le maigre cheptel et de le mener à l'enclos. À contrecœur, Sekou se lève et avance d'un pas lourd. Mille pensées se bousculent dans sa tête. Il regarde vers le ciel, les étoiles feront bientôt leur apparition dans l'obscurité. Cela le calme quelque peu. Il les attend toujours avec vive émotion. Il aime ce moment où, allongé sur sa natte, il les observe, leur parle. Avec son grand-père, ils leur avaient donné un nom à chacune d'elles. La plus brillante, ils l'ont appelée « Neige ». Un marchand, qui lui-même le détenait d'un autre marchand, avait raconté à Mobi que loin, très loin, bien au delà des montagnes de sable, l'eau est abondante et que parfois, comme par enchantement, cette eau se transforme en paillettes blanches, insaisissables. De vraies guirlandes de perles !

Sekou se couche, nez vers le ciel, ferme doucement les yeux et malgré ses tourments, se laisse emporter, léger et apaisé, vers ce paysage féerique. À ses côtés, son grand-père. Il sent son souffle, sa force. Ils sont en communion. L'enfant lui raconte avec une voix chargée d'émotion la décision des Sages. Une étoile filante passe à cet instant dans le firmament.

Le grand moment du départ est arrivé, tout est prêt. Ils prendront la route accompagnés de la lune pleine et lumineuse. Sekou prend la main de sa maman, ils se sourient et échangent un regard plein d'espoir.

Au quotidien

Jeannine
Kerstius

Son premier regard ensommeillé examine la rue. La pluie a cessé. La complainte habituelle de la gouttière, avec un rythme de métronome, lui signale que l'eau est tombée en abondance. Les trottoirs mouillés ont pris une teinte sombre et brillante. Le réverbère se reflète dans le miroir des quelques flaques résiduelles. Les passants hâtent le pas en évitant les obstacles humides. Il délaisse ce spectacle décevant et déguste avec délectation le premier verre d'eau. Sa bouche sèche apprécie cette caresse fraîche et vivifiante qui rétablit le dynamisme abandonné pendant la nuit. Il est prêt à affronter la journée.

Hier, il a marché le long du canal, a observé, comme dans un miroir, le reflet des nuages et l'écoulement obstiné de ces eaux tranquilles. Il s'est remémoré une chanson douce.

Demain, il ira, face à la mer, savourer le flux et le reflux immuables de cette masse d'eau qui remodèle la côte par son va-et-vient perpétuel.

Ce matin, il se prélassa longuement sous la douche chaude, apaisante. L'eau lui parle, l'eau l'apaise, calme ses angoisses.

Il est heureux !

Routes

Isabelle
De Vriendt

I.

Elle marche droit devant. Longtemps. Elle ne connaît ni les paysages, ni le relief. La route qu'elle suit est bien entretenue ; pourtant, elle n'a croisé aucun véhicule. Chaque cité s'est cloîtrée dans un immobilisme bétonné, emmurée par une peur irrationnelle de l'ailleurs.

Après une demi-journée de solitude, elle aperçoit au loin une ligne plus haute que l'horizon, grise, fleurie de barbelés. On lui en a beaucoup parlé. C'est la Haute Protection, ce mur qui sépare les humains de l'eau. Bientôt, elle saisit un bruissement qui va augmentant à mesure qu'elle s'approche. La rivière galope vers la vallée, avec fureur, maintenant. Des pylônes secouent l'air de leurs vibrations.

Elle sait que l'eau acheminée vers la Cité coule sous les pieds, dans des tuyaux placés dix mètres sous terre. On lui a raconté l'eau autrefois conduite par un aqueduc, empoisonnée alors par des ennemis. La population avait été décimée. La plupart des nourrissons avaient perdu leurs parents. Les adultes survivants avaient repoussé les assaillants à l'arme chimique et protégé la Cité en creusant des canalisations hors d'atteinte, à la manière des *kettaras* de leurs ancêtres. Ils avaient inventé l'Onde Nouvelle.

Elle est parmi les dernières orphelines de la première heure. Elle n'a pas eu d'enfant. Elle a toujours habité la Cité. Aujourd'hui, elle part, à la recherche d'une communauté de Rebelles, qu'elle espère trouver au hasard de sa marche. Ils sont rares, ceux qui décident de lâcher l'Onde Nouvelle. La Cité n'a plus besoin de prison.

Sujette à des conflits mondiaux, l'eau a désormais son Ministère. Déjà au 20ème siècle, on avait annoncé l'or bleu. Depuis, l'eau a creusé les injustices, comme, avant, le charbon, puis le pétrole. La pollution a atteint l'ensemble des nappes phréatiques ; nulle part, on ne trouve plus d'eau potable. Seuls les États économiquement forts ont pu développer un système d'épuration qui permet à la population de maintenir l'espérance de vie à une centaine d'années, moyenne d'âge atteinte à la moitié du 21ème siècle.

Ses pensées l'amènent au mur. Elle s'y adosse, laisse glisser son corps, s'assied sur le sol et s'assoupit.

II.

C'est la pluie qui la réveille, la fait se lever. Elle reprend la route. Elle suit ce qu'elle appelle l'instinct, ce bout d'instant qu'elle écoute, parfois. Elle choisit l'Est. Ça monte, c'est dur, et il fait tellement sec. L'eau s'est vite évaporée, il fait trop chaud pour qu'elle abreuve la terre.

Son ombre la précède et s'allonge, elle sent la fraîcheur arriver, elle a peur du froid de la nuit, seule. C'est la rage qui la fait avancer. Quelle rage ? À peine posée, la pensée repart. La rage de vivre.

Elle a eu la force de quitter la Cité et les terres que leur hiver arrose. La chape est pourtant là, invisible. Elle veut s'en libérer. S'alléger, encore. Laisser son appartement, son confort, ses habitudes, c'est une infime partie du chemin. Il faudrait maintenant qu'elle oublie et qu'elle se couche sur le sable en remerciant la terre de

l'accueillir. Comme une fleur pousse au milieu du désert. En-corps de vie. Que le corps entre dans ce qu'elle lui a choisi.

La pente s'adoucit, s'interrompt et descend à pic. La voici en haut d'une cuvette, peut-être le vestige d'un volcan apaisé. Elle s'arrête et s'assied près d'un buisson.

Elle perd courage, ses pieds lui font mal, elle a froid, elle a faim. Elle arrache quelques feuilles qu'elle suce, puis mâchonne. Un goût âcre envahit sa bouche. Elle recrache la boule verte et vomit de la bile. Elle doit se relever, aller au bout, s'obstiner, sentir sa chair l'envelopper, se sentir vivre.

Elle se relève, ne quitte pas des yeux le buisson gris, de l'autre côté de la cuvette. Elle suit le cercle en hauteur, par la gauche.

Le sol se lève en poussière, elle en a jusque dans la gorge, elle regrette presque le goût âcre des feuilles. Elle n'a plus de salive pour éteindre le feu de sa bouche. Des larmes viennent en amies sur la peau de ses lèvres. Elle s'arrête pour ne pas glisser. Elle ferme les yeux, écoute le mouvement de ses côtes, comme le ressac de la mer. Elle a l'impression de la humer, la mer, portée par le vent du Nord. Elle doit continuer.

Au buisson gris, elle quitte le cercle qui surplombe la cuvette, s'enfonce vers l'Est. Le sol s'incline pour ensuite remonter, haut, vers le froid. Elle marche encore longtemps. Quand elle n'en peut plus, elle s'arrête, n'attend pas la nuit pour creuser un trou dans la terre et s'y blottir. Dans l'attente du sommeil, elle redécouvre son corps. Elle comprend que c'est pour lui, avant tout, qu'elle est partie. Elle est heureuse de le retrouver. Livrée à elle-même, elle s'en remet à lui, et part dans un sommeil sans rêves.

Elle se réveille. Ses vêtements blancs ont pris la couleur du sable. Elle ne sait pas où s'arrête son corps. Sa peau tire et brûle.

Elle s'étonne d'avoir dormi jusqu'au lever du jour. Le soleil lui indique où aller. Elle reprend espoir. Le sang qui coule dans ses veines appelle la source qui l'abreuvera. Elle se lève, le soleil tourne autour d'elle, elle le laisse danser jusqu'à ce qu'il se calme et reprenne son illusoire immobilité. Il quittera bientôt la montagne qu'il couronne, elle le laissera virer à droite et poursuivra sa route vers le sommet qu'il pointe encore de sa lumière.

L'eau qu'elle boit avec parcimonie diminue trop rapidement. Elle a le vertige quand elle pense au moment où elle boira les dernières gouttes. Elle utilise des stratagèmes pour calmer la soif sans dévisser le bouchon. Sucrer un morceau de bois, avaler la salive. La nuit prochaine, elle placera à côté d'elle un bol en métal pour y recueillir la rosée. Elle le lèchera au lever.

Elle apprivoise la mort, sa mort. Son corps en survie ne tiendra pas très longtemps. Elle a choisi, elle a mis sa liberté au faîte de son être et en accepte le prix chaque jour davantage.

Elle marche depuis plusieurs heures. L'ascension durcit les muscles sous la peau. La chaleur et la soif deviennent intenable. Elle sent la fatigue comme un refuge. Elle recherche des yeux une ombre où s'abriter. Elle aperçoit, en contrebas, sur la droite, comme un reflet. Elle s'arrête, reprend son souffle, le fixe en guettant le mirage. Le reflet l'éblouit par moments, mais elle croit apercevoir, sur un côté, des petites taches blanches.

Elle bifurque. Elle se rapproche du reflet qui se divise en deux lignes argentées, l'une immobile, l'autre, moins nette et qui ondule en hauteur. Les taches deviennent des triangles. Elle distingue maintenant de petits traits noirs et mobiles.

Une chaleur monte en elle et elle goûte le sel d'une larme. Elle ne rêve pas. C'est une *daya*, née de la dernière pluie. Un campement s'y est installé. Elle va rencontrer des Rebelles, enfin. Elle va pouvoir s'abreuver.

Son pas s'accélère, elle suit le rythme de son cœur, elle se met à courir, poussée par la pente de la montagne. Elle distingue maintenant clairement une poignée d'humains devenus immobiles. Elle ralentit l'allure, reprend son souffle, comprend qu'il faudra se faire accepter, avant de pouvoir plonger la tête dans l'eau. Et puis la peur monte. Quelles règles ces Rebelles ont-ils établies ? Comment accueillent-ils les étrangers ? Et quand les étrangers sont femmes ?

Elle poursuit sa route, arrive au campement. A l'avant du groupe, un homme et une femme. Elle se rassure, malgré la froideur des regards. Elle attend qu'ils parlent, qu'ils l'accueillent. Les premiers mots la font paniquer. Elle ne connaît pas leur langue. Elle n'avait pas imaginé cette difficulté. Elle décide de leur répondre dans sa langue, avec l'espoir qu'ils la connaissent. Ils ont l'air de la comprendre, mais continuent à lui parler dans leur langue. Il n'y a pas de violence dans leurs gestes, mais elle sait qu'elle ne pourra pas rester longtemps. Elle n'est pas la bienvenue.

Un enfant lui prend la main et l'amène à l'eau. Avec lenteur, elle s'accroupit, trempe ses lèvres et laisse l'eau caresser son visage, avant de sentir sa fraîcheur glisser dans les parois intérieures de son corps.

III.

Sa présence est source de méfiance. Ses mots n'amènent pas l'amitié qu'elle espère. On la tolère. Elle retrouve la solitude de ce qu'elle a quitté. Elle pensait que ceux qui l'avaient précédée sur cette route lui ressemblaient. Ils vivent en communauté, certes, mais une communauté refermée sur elle-même et construite sur la peur.

Elle est en colère. Elle ne sait pas si sa colère se dirige vers eux ou sur elle-même, et sa croyance dans un ailleurs qui la sauvera ou l'apaisera. En tout cas, cette colère ne l'aide pas, ni à faire des

liens, ni à accepter ce temps comme elle a pourtant accepté la soif et la poussière.

Elle entend de la musique monter d'une tente, ô combien la musique lui a manqué ! Elle se rappelle sa mère lui chanter des comptines. La mélodie comptait autant que le souffle, qu'elle avait l'impression de toucher de ses doigts. Ici, c'est une flûte qui dit sa mélancolie. Elle contraste avec la froideur de l'accueil, et la réconcilie quelque peu avec ce peuple étrange qu'elle ne connaîtra pas.

Elle repart. Ils la regardent sans rien dire, étonnés, soulagés. Elle ne sera restée que quelques heures.

L'*akkebli* s'est levé. Elle lui fait face. Elle choisit le Sud. L'instinct, toujours. La colère aussi, sans doute. Ne risque-t-elle pas de se fourvoyer ? Sa gourde pleine la rassure. Elle pourra tenir encore quelques jours. Elle ne comprend pas la route prise par ces Rebelles. Ils sont comme dans une impasse. Elle espère trouver d'autres groupes, plus ouverts et solidaires.

Elle marche encore longtemps. Ses pensées sont restées avec les Rebelles, elle voudrait percer leur mystère, comprendre leur désert. Ils ont tout perdu. Ils semblent déjà morts. Leur joie est éteinte. Pourquoi s'est-elle éteinte ? Elle marche mécaniquement. Elle s'absente d'elle-même encore un moment, même la terre se fait oublier, elle foule un plateau qui ne lui demande aucun effort et ne lui offre qu'une ligne rouge pour horizon.

Ils ont été évincés. Cela lui apparaît, simplement, comme une évidence. Elle sort de sa torpeur, s'étonne de la nuit qui déjà pointe le ciel de ses aiguilles. Il fait froid, tout à coup.

Elle entend le frisson d'un serpent, elle prend peur, fuit toute la nuit plutôt que d'aller vers le jour.

L'aube se lève sur un paysage nouveau. Le plateau verdi annonce une oasis. Elle avance encore. Elle commence à apercevoir la dépression d'une vallée. Plus loin, son visage s'éclaire. La vallée est fleurie d'arbres, de ceux qu'elle n'a vus que dans les livres : . Elle aperçoit le *dir*, sur la gauche, avec des cultures qui déclinent différents verts. Elle descend par le *foum*, s'apprête à rencontrer le chef du village.

IV.

Le *dir* est surplombé d'un chemin en caillebotis qu'elle emprunte. Elle ne voit pas la rivière, encore, mais de part et d'autre courent les *seguias* qui irriguent les cultures. Il est encore trop tôt pour rencontrer des travailleurs de la terre. Quand même, elle n'a pas vu de sentinelles ; le village dort dans une confiance qui l'étonne et l'enchant. Ses pas sur les planches font une musique en écho aux rainettes.

C'est maintenant un chemin de terre qu'elle foule des pieds. Elle entend une rumeur qui prend de l'ampleur à mesure qu'elle avance. Elle est maintenant dans un village, les maisons sont faites de terre et blanchies à la chaux, comme il y a deux siècles. Elle débouche sur une place. C'est tout le village qui l'attend et qui l'accueille d'un silence. Elle est surprise mais ne prend pas peur. Les visages sourient. Tout le monde attend. Elle se risque et dit quelques mots. Ils la comprennent. Une très vieille dame, la doyenne, sans doute, se détache du groupe, sur le côté, et la prend par l'épaule. Tu es chez toi, ici, sont les premiers mots qu'elle entend. Dans sa langue.

Elle est arrivée.



La survie

Jeannine
Kerstius

Aqua Alta, 2050. N'y allez pas ! Venise est sous eaux six mois par an ! C'est le message déplaisant que diffusent les médias d'Europe. Un rêve inaccessible qui l'obsède. Il a découvert tous les films, il a lu tous les livres et écouté les récits émerveillés des aînés racontant la grandeur passée de Venise. Jamais il n'y mettra les pieds. Cette cité, naguère si extraordinaire, aujourd'hui vulnérable et fragilisée, est en lutte pour sa survie. La beauté des lieux est devenue un piège ; l'eau de mer se mêle aux eaux

douces de la Lagune. Ce qui ne devrait se produire que tous les 800 ans se manifeste à présent régulièrement. L'air et le vent, stimulés par le réchauffement climatique, agitent les marées qui envahissent la Sérénissime. Le romantisme de Venise se perd dans les reflets envahissants de cet élément incontrôlable. Le sel ronge désormais les céramiques et les ors des Palais. Venise est un beau musée vide. Les rats se sont noyés.

L'Europe construit des digues, se bat pour ne pas être engloutie, mais l'eau potable est rationnée. Un énorme sentiment d'impuissance s'installe.

Dans certains pays du Moyen-Orient, de l'Asie occidentale, la terre érodée par la sécheresse ne peut plus garantir la survie de ses habitants. L'exode forcé des peuples a engendré la guerre de l'eau.

Ce soir, dans son quartier bruxellois, il va profiter de la journée mensuelle du bain, officiellement réglementée par le distributeur d'Aqua Viva.

Entre 19h et 22 h, le robinet d'eau chaude de la salle d'eau est enfin fonctionnel. Il peut remplir la cuve et jouir délicieusement de cette légère vapeur qui tapisse les murs de gouttelettes ensorceleuses.

Et soudain, devant cette rare abondance, il se sent coupable.

Chasse eau gaspi



Conteuse :

Depuis ma petite enfance, j'ai toujours gardé en tête l'histoire du bain familial dans l'ancien temps (quand mes grands-parents étaient enfants). D'abord, le père se plongeait dans la baignoire bien chaude. Il avait l'exclusivité du brossage de dos fait par sa femme ou ses enfants. Puis les autres adultes de la maison passaient dans un ordre bien établi : frère, beau-frère, grand-père et puis les femmes. Petite, j'imaginai avec dégoût cette eau crasse et froide dans laquelle les mouflets de la maison devaient enfin se baigner, du plus grand au plus petit en passant par cinq, six moyens. Dans ma tête, cette eau ressemblait à l'eau dans le seau de ma mère après qu'elle ait lavé les escaliers de la maison à trois appartements.

Quand je suis née, dans notre appartement, il n'y avait pas de salle de bain. Dans le froid de l'hiver autrichien, nous devions marcher une centaine de mètres jusqu'à la maison voisine qui avait une « Waschküche », un lavoir. C'était un lieu glauque, d'un gris sombre avec des taches verdâtres. Ces taches me faisaient penser à de la moisissure. Ma mère contestait. Dans le froid de l'hiver autrichien, il fallait alors se déshabiller, pendant que ma mère remplissait d'eau chaude le lavoir gris sombre avec les taches verdâtres.

Quatre ans plus tard, le confort de la salle de bain s'installait dans

notre appartement. Bidet, douche, baignoire. Il y avait le choix. Ou pas ? Papa et maman étaient économes. La douche se prenait une fois par semaine, le bain se faisait rare. Six jours sur sept, lavage au gant de toilette et jouissance vaginale au bidet.

Et maintenant ?

Quel plaisir dingue je prends à laisser couler l'eau sur moi, des litres et des litres coulent le long de mon corps, glissent sur ma peau, m'effleurent et, en passant, glanent les tensions, caressent les douleurs, les transforment en douceur. Oh délicieuse flote, liquide guérissant coule, coule et laisse-moi renaître encore une fois, donne du réconfort à mon corps mal aimé.

Et puis la honte de me dire
que je devrais sortir
quitter cette douche
25 litres au moins
dans le meilleur des cas
vite sortir avant que ça ne devienne pire
25 litres d'eau propre et vitale
qui disparaissent dans les égouts
pour se mélanger aux eaux sales
de déchets personnels et industriels.

Je pense alors à cet événement que j'ai vécu chez une personne qui m'est chère. Nous étions à table avec sa fille adolescente. Encore aujourd'hui, je suis impressionnée de la scène et je me mets entièrement dans la peau de la jeune fille. Nous sommes à table, je suis adolescente. Je demande à ma mère pour prendre une douche. Je demande, car ce n'est pas le jour de la douche. Mais ce soir-là, je me sens sale, mal dans ma peau. Je suis réglée, mal lunée. Je ne le sens pas, ce lavage au gant dans ton eau froide et stagnante. Merde. J'ai besoin d'une douche !

Mais toi, en face, tu ne cèdes pas, tu restes fidèle à tes principes. Ta

fille te demande une exception, mais toi, tu tiens à tes convictions. Ta cohérence infaillible me donne le vertige.

.....

Et puis, il y a toi qui me racontes ton histoire. Ta manière de prendre soin de l'eau me fait prendre conscience de sa valeur vitale. Elle est précieuse, incontestablement plus que des pierres, du pétrole et de l'or. Tu m'expliques qu'en attendant que l'eau de ta douche chauffe, tu récoltes l'eau froide qui s'écoule du robinet. Tu la récoltes dans une cruche pour la boire par après et pour cuisiner avec. Tu me racontes ces gestes consciencieux. Ainsi s'écoule de moi un désir de prendre soin des sources qui nous donnent vie.

Insouciance

Antonia
Raya García

Charlotte est contrariée car aujourd'hui, papa ne peut s'occuper d'elle, il doit absolument terminer de peindre la chambre de bébé. Il le lui a d'ailleurs longuement expliqué avec des mots d'amour magiques.

Il lui rappelle que demain, dimanche, il lui consacra la journée et ils feront ce qu'elle voudra.

Ravie, elle promet d'être sage et de ne pas déranger maman qui se repose près de la rivière, à l'ombre du tilleul.

Elle a besoin de se détendre. Elle devient lourde avec son gros ventre. Plus grincheuse aussi, pense Charlotte.

Très vite, elle s'ennuie, même terriblement !

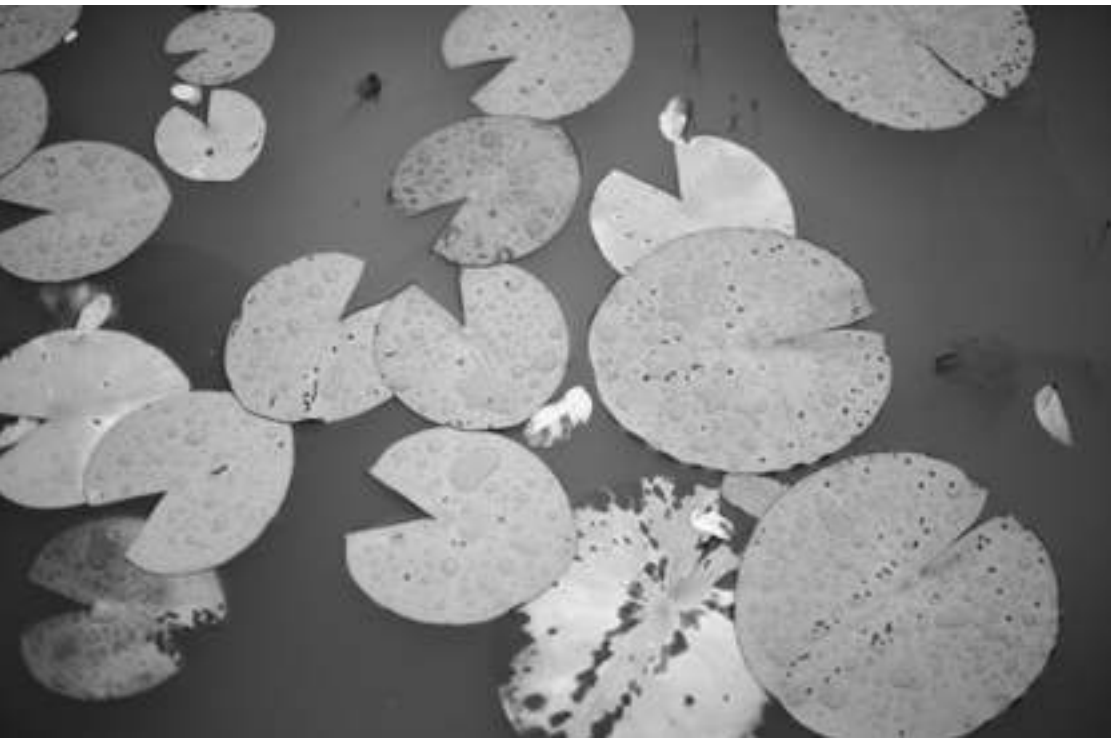
Lui vient alors une idée qu'elle qualifie de brillante, s'occuper du jardin !

Cela soulagera certainement papa et maman.

Elle voit bien que les rosiers ont soif et que le gazon a perdu de sa belle couleur.

Eux aussi souffrent de cette chaleur qui perdure.

Si on commençait par leur donner à boire ? se dit-elle.



Elle ne s'avise pas à prendre l'eau du puits, c'est bien trop dangereux, comme le lui répète sans cesse papa. D'ailleurs, elle n'a pas assez de force pour cela. Du moins, pas encore !

Jamais à court d'idées, elle va dans la cabane à outils.

Elle cherche, farfouille, déplace. Très vite, tout est sens dessus dessous.

Zut ! Sa belle robe couleur de la mer reste accrochée. Elle tire, elle se déchire.

Tant pis ! dit-elle d'un haussement d'épaules.

Elle trouve enfin ce qu'elle cherchait, le tuyau d'arrosage.

Avec grande difficulté, elle le déroule, le traîne, l'amène jusqu'au robinet et le branche.

L'eau arrive doucement, presque goutte à goutte. Pour finalement jaillir, inonder généreusement, copieusement la pelouse, le petit potager et le parterre de fleurs dont maman est si fière. Quel baptême ! crie-t-elle tout excitée.

Elle saute de joie, secoue vivement la tête, l'élastique lâche, ses boucles rousses se répandent lui cachant ses yeux malicieux. Elle les chasse comme elle peut.

Mais, très vite, elle s'en lasse.

Toute dépitée, elle constate que les roses ont perdu des pétales, que les jacinthes ont courbé quelque peu l'échine et que les géraniums se sont affalés.

Pfffff, elle voulait tant faire plaisir.

Elle ne s'en inquiète pas trop. Cela repoussera très vite.

Et puis, ce tuyau d'arrosage est si lourd, ses mains sont sales, ses pieds sont trempés. Et ses chaussures, ses belles chaussures, ne ressemblent plus à grand-chose. On devine à peine leur couleur.

Trempée de la tête au pied, fatiguée par cette expérience, finalement peu satisfaisante, elle décide de tout laisser en plan et d'aller retrouver ses poupées et sa dînette.

Bien que nécessaire, elle prendra un bain avec l'aide de maman plus tard, avant le souper.

Sa sirène bleue à la longue chevelure dorée et le dauphin gris seront de la partie. Elle leur racontera ses exploits de la journée. Ils approuveront, sans aucun doute.

Pendant ce temps, l'eau continue à couler, à se déverser.

Des trombes d'eau déferlent bientôt dans le jardin jusqu'à faire déborder la mare.

Les grenouilles surprises et affolées coassent et sautent dans tous les sens à en perdre haleine. Les poissons rouges, presque délavés, boivent la tasse. Les nénuphars horrifiés glissent à toute allure vers la rivière. Et les tomates cerise s'accrochent comme elles peuvent à leur tuteur.

Quel déluge hurle maman en tenant son ventre, totalement impuissante. Un vrai raz-de-marée !

Elle s'agite comme une poule qui court sans tête.

Papa, inquiet, accourt avec son rouleau en main tout ruisselant. Des petites taches violettes le suivent.

Charlooooootte, où es-tu ??

Aïe, aïe.

La fillette arrive toute penaude. Elle reconnaît bien ce ton de voix. Devant sa mère au bord de l'évanouissement et son père au front plissé, toujours rouleau en main, elle fait des yeux ronds, serre les dents. Ses taches de rousseur se perdent dans les grimaces. Oh, oh, ils n'ont pas l'air fort contents, pense-t-elle.

Une envie soudaine de faire pipi lui vient, elle croise les jambes, se trémousse mais ne cille pas.

Tu peux nous expliquer ?

Devant ce spectacle aquatique, l'image de son bateau s'impose à elle. Il pourrait naviguer allègrement dans ces eaux. Si elle osait... Mais elle se retient car elle ne souhaite pas se faire trop gronder.



Où est-elle ?

Jeannine
Kerstius

La baignade dans le canal

La piscine à ciel ouvert avec solarium

La source offrant l'eau potable au public

La fontaine de la place

L'abreuvoir pour les chevaux

Le lavoir public

Le nettoyage des trottoirs

L'eau bénite des églises

La Senne à ciel ouvert

Tout a disparu

Il nous reste Manneken-Pis

Tout va bien

Souvenirs d'eau

Papy s'installe sur le banc de la place. Il est bien. Depuis des semaines, le soleil dessèche les terres. La pluie vient à manquer. Il est un des derniers à récolter l'eau de pluie dans le puits du jardin. Ce matin, la citerne est vide. Il se souvient des arrosages des fleurs à l'aide d'un seau de zinc plongé au fond du puits. Tirer la corde, soulever le récipient débordant, transvaser l'eau dans l'arrosoir. Des gestes simples, des gestes quotidiens.

Il s'appuie sur sa canne, les rayons du soleil réchauffent ses vieux os. Il ferme les yeux pour mieux se souvenir. Ah, l'eau !

Il revoit la Senne, coulant à ciel ouvert au centre de la ville. En été, il plongeait avec ses copains dans le canal, à Molenbeek.

Ce soleil lui rappelle la piscine à ciel ouvert du solarium du Daring, les dimanches d'été en famille, sur ses pelouses accueillantes.

Il se souvient de sa mère au lavoir public. Il revoit la place et l'abreuvoir pour les chevaux. Il sent l'odeur des trottoirs saturés de savon noir et aspergés d'eau déversée généreusement sur les dalles.

Il refait le chemin jusqu'à la source d'eau d'Anderlecht, pendant la guerre. Il repense à l'eau bénite de l'église. Il y trempait les doigts et la partageait avec son père avant de se signer.

Que reste-t-il de tout cela ?

Ah oui, Manneken-Pis ! Inébranlable ! Constant, il amuse les touristes. Son petit jet d'eau rassure. Si l'eau est source de vie, elle est ici source de joie.

Papy sourit ; tout va bien.

A black and white photograph showing a large crowd of people, possibly at a protest or rally. The image is somewhat blurry and has a high-contrast, grainy quality. The text "PARTIE II" is overlaid in the lower-left quadrant in a white, stylized font.

PARTIE II

Eau et

Comme le disait si bien Bob Dylan à l'époque des sixties, « les temps changent » ¹. Aujourd'hui, nous avons conscience, dans notre cœur et notre esprit, de vivre une crise sanitaire sans précédent.

Alors que d'aucuns la croyaient sans doute circonscrite en Chine, cette crise s'est répandue dans le reste du monde comme une trainée de poudre. Au point d'exhorter la population toute entière à suivre scrupuleusement les recommandations de plusieurs épidémiologistes et virologues, relayés ensuite par le monde politique. Afin de freiner la propagation de ce coronavirus, plus connu sous le nom de Covid-19, il est désormais impératif de respecter les mesures d'hygiène et de distanciation sociale, bref, d'arrêter tout contact, d'éviter tout rapprochement avec nos semblables. À l'ère du confinement, voilà une mesure qui n'incite guère à l'optimisme, à la poésie ou encore à l'onirisme, ce besoin

irrépressible de récupérer ce que Gaston Bachelard nomme à juste titre « les forces imaginantes de notre esprit » ². Et

l'eau qui continue à nous abreuver en cette période si particulière nous donne envie de renouer avec de telles forces. L'eau devient notre alliée plus que jamais. En effet, alors qu'il convient encore aujourd'hui de veiller aux gestes barrières, au lavage des mains notamment, l'eau nous donne cette force et l'énergie de voir un monde différent de celui que cette pandémie nous impose à grands jets continus.

Alors que le confinement aurait tendance à nous tenir à l'écart

confinement

de tout ce qui nous aide à vivre – nos proches, nos habitudes de vie, nos envies –, l'eau n'a de cesse de couler, en rivières, en lacs, en canaux et de nous rassurer grâce à sa ténacité imperturbable, présente à tous les instants. Intarissable, quoiqu'il arrive, elle nous parle. Elle nous rappelle de ne pas la polluer, de la respecter.

Plutôt qu'une vie limitée par le confinement, le collectif a fait le choix de chercher à tout prix à assouvir cette soif d'imaginaire que chérissait Gaston Bachelard, et à s'interroger, dans ce contexte inédit, sur la place de l'eau dans nos vies. Le Collectif De la diversité à la créativité a tenu aujourd'hui à vous faire partager ce que Bachelard nomme cette « âme du poète qui est si attachée à l'inspiration de l'eau » ³, mais aussi à questionner l'eau sous l'angle du confinement.

Le Collectif De la diversité à la créativité

1. DYLAN, Bob, « The times there are a changin' », 1964.

2. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Librairie José Corti, 1942, p. 7.

3. BACHELARD, Gaston, L'Eau et les Rêves, Ibid., p. 83.

Le lac abandonné



Il se faisait une joie, le lac du parc communal, toujours, d'accueillir les promeneurs, en nombre, le dimanche, les enfants en ribambelle, les groupes d'ados en short, les adultes en courtes manches, les jeunes pour des braseros, parfois un prolo trop heureux d'embrasser une canette ou une cigarette, toutes deux veuves. Puis petit à petit, leur nombre s'était réduit. Étrange ! Que se passe-t-il ? « Quid ? » « Quo vadis ? » C'était Covid19. « Barrez-vous. Tous aux abris. » Seuls venaient encore des amoureux trop heureux de pouvoir enfin venir dans ce lieu où, la veille, ils devaient se planquer pour pouvoir pudiquement s'embrasser. Maintenant, en plein milieu de l'herbe rase, ils étaient cachés par un écran d'absence. Même les voyeurs s'en étaient allés voir autre part et se faire voir ailleurs.

Les cinémas, les magasins ? Ce n'était pas eux qui avaient fait barrage aux flots des marcheurs. Tous rentrés chez eux. At home. Quel atome crochu les y menait-il ? Dangereux à ce point, le lac ? Il avait paré sa surface des plus beaux brillants, ce n'était plus les attroupements. Même Brassens aurait dû réinventer des chansons car les bancs publics ne faisaient plus recettes. Une seule chose le réconfortait, c'était que les vertes Ardennes pas plus que ses pelouses, la Mer du Nord pas plus que son eau, les salles de cinéma pas plus que son panorama alentour, n'attiraient les masses. Quel oiseau de mauvais augure faisait donc fuir le

monde des lieux de villégiature ? Un drone.

Un drone vociférant des messages effrayants. Était-ce le contenu ténébreux : « Dispersez-vous », bien moins rigolo que le célèbre « Restez groupé », ou bien les postillons virulents qu'il aspergeait, qui les faisait déguerpir ?

Abandonné de tous, lui, un sociable, qui n'hésitait pas à se mouiller pour émerveiller le public, il tournait en rond sans solution. Était-il devenu si moche ? Il se regardait dans son oedipien miroir. Juste avant, il avait à peine réussi à attirer l'attention d'un collectif d'écrivains, les voilà qu'ils avaient repris leurs plumes et s'étaient envolés ailleurs plonger, sans crier, leur pointe sèche dans une autre réserve. À croire que son lieu ne les inspirait plus ou pire, qu'ils ne le défendraient plus. Sale temps pour un beau lac.

Reviendraient-ils ? Étaient-ils en vacances ? Malades ? Il se faisait un sang d'encre pour eux. Pire, c'était lui qui déprimait maintenant, et personne pour le reconforter. Compter sur les jardiniers du parc car la verdure devait être taillée, la verte pelouse tondue ? Non : ils broyaient du noir pour leur emploi. Les psychologues avaient trop de boulot, ils l'enverraient sèchement promener. Puis, quand même, il n'était pas du genre à aller jusqu'à noyer sa tristesse dans l'alcool non plus. Ni se noyer tout court. Surnager, il n'avait pas le choix, même si, pour un étang, c'était très dur. Attendre, il n'y avait que ça à faire, c'était clair comme de l'eau de roche, et attendre la fin de l'épidémie. Comme on dit : « Après la pluie, le beau temps » : n'étaient-ils pas tous dans le même bateau ?

Abysses

Isabelle
De Vriendt

C'était sa liberté. Sa joie de vivre. Elle allait nager dès qu'elle le pouvait : tous les deux jours, s'il fallait tirer une moyenne. Quand elle était dans l'eau, elle avait l'impression de voler, telle une mésange glisse dans l'air et ondule.

Le moment qu'elle préférait ? Le matin, à l'ouverture, une heure avant l'arrivée des écoles. Le silence imposait alors sa loi. Pas de cris, pas d'éclats. Juste le clapotis de l'eau remuée par les corps et le souffle des nageurs. Le corps appelait l'eau : sa résistance aux mouvements, le chatouillis des bulles d'air, la fraîcheur du bassin comme refuge à la moiteur de l'air.

Mais il faudrait attendre. La piscine avait dû fermer. Impossible de se rabattre sur une autre, comme au temps, long, de la rénovation. L'eau de toutes les piscines du royaume était devenue le triste miroir d'un plafond éteint de tout reflet.

Les muscles de ses mollets, ses cuisses, ses bras, réclamaient la puissance de l'eau. La nuit était devenue difficile à traverser. Le corps retrouvait alors l'horizontalité de la nage. Les jambes la démangeaient, elles refusaient de rester au repos. Au milieu de la nuit, elle se réveillait ; pour répondre à l'appel des muscles, il lui fallait se lever et marcher.



Marcher... Le plancher du salon-salle à manger craquait. Les voisins du dessous s'étaient vite plaints. De justesse, elle avait pu commander un vélo d'appartement et se le faire livrer. Elle l'avait coincé dans sa cuisine – le carrelage ne réveillerait personne sous ses pieds nus – et elle enfourchait le vélo pour couvrir des kilomètres d'immobilisme. La sensation n'égalait en rien celle du corps dans l'eau.

Cette nuit-là, elle fut prise de vertige. On parlait alors déjà de déconfinement – mot qui entrerait sans doute bientôt dans le dictionnaire. Personne ne savait précisément quand on sortirait de l'enfermement. On savait juste que ce serait progressif. Mais lui vint alors la certitude que les piscines ne rouvriraient pas.

L'eau était un vecteur de transmission, à l'égale de l'air. On avait retrouvé des traces de virus dans les eaux usées, avant épuration, rassurait-on. Virus à l'effet dévastateur désactivé, après un passage par nos estomacs.

Dans la piscine, en revanche, l'eau réceptionnait les yeux, le nez, la bouche, et les multitudes de virus encore actifs chez les personnes infectées. La piscine était le lieu de propagation rêvé pour le tueur en série. Le chlore, peut-être, sans doute, en viendrait à bout. Mais, dans le doute, prendrait-on le risque de nouvelles contaminations ?

Elle ne voyait pas d'issue. Il lui faudrait patienter des mois, voire des années, avant de plonger dans cette eau qui, aujourd'hui, ne demandait qu'à danser.

D'un coup, elle perdit son optimisme et son sourire. Elle vit son deux-pièces comme un tombeau en devenir. A qui pourrait-elle confier son désespoir, elle, la privilégiée avec son deux-pièces, alors que ses voisins partageaient le même espace à quatre, cinq ou six personnes ?

Chaque jour, le béton resserrait un peu plus ses fenêtres. Jusqu'au jour où la solution lui sauta aux yeux. Tout sacrifier pour pouvoir nager, voler à nouveau, et renaître : quitter la ville, vivre près d'un lac. Et accepter de plonger dans une solitude abyssale.

Murmures de l'eau à l'ère du confinement

Bernard
Gauditiaboïs

Aujourd'hui, comme les autres jours, comme les jours précédents, le village, baigné de soleil, semble particulièrement calme.

Rien ne semble le troubler.

Comme si le village s'était quelque peu assoupi.

Tout paraît si vague et silencieux.

Comme chaque jour, en cette fin d'après-midi, nous nous décidons à marcher, d'abord le long de la voie ferrée. Nous la longeons.

Puis, nous nous trouvons devant ce qui s'apparente à un petit manège : plusieurs chevaux sont dans leur enclos, en train de brouter soigneusement l'herbe si verte et tendre. Nous nous plaisons à leur donner des prénoms. Dans ce même enclos, nous nous surprenons à découvrir une chèvre malicieuse, qui semble nous appeler.

Nous poursuivons ensuite notre marche.

Au cours de notre périple, nous sommes soudain subjugués par le clapotis de l'eau qui coule et ruisselle presque solennellement le long d'un petit étang qui mène à un autre enclos. Dans cet enclos, nous sommes en présence de deux chèvres et de quatre petits lapins qui gambadent dans une verdure qui semble les rendre

si joyeux. Comme nous le sommes d'ailleurs en ce moment de grâce.

L'eau continue à couler, à ruisseler, tels des murmures de petits enfants, se tenant prêts à retrouver leurs parents.

En cette période si particulière, nous ressentons une agréable sensation, alors que la marche se fait toujours plus insistante : les bruits – ou plutôt les murmures – de l'eau nous rassurent, nous invitent à nous recueillir, comme si nous étions dans une église, comme si nous étions en train de nous préparer à la prière.

Ce que nous considérons comme cette eau qui murmure nous plonge irrésistiblement dans un moment d'extase, un moment qui nous comble, qui nous rend heureux d'être vivants, dans une situation pleine d'allégresse, avec ce soleil qui n'a manifestement rien perdu de son aura, de sa superbe.

Nous nous arrêtons – ne fût-ce que quelques minutes – à contempler cet étang pourtant si étroit, presque invisible, pour connaître cet éveil à une nature toujours aussi belle, hospitalière, attrayante, attirante...

Nous voulons plus que jamais étancher notre soif de savoir, de connaître, de ressentir ce merveilleux moment auquel, secrètement, nous aspirions.

Aspirer pour mieux se laisser inspirer, s'inspirer.

Nous tenons plus que tout à prêter une oreille attentive à cette eau qui semble nous murmurer des choses presque insensées, décousues, dans le creux de l'oreille.

Rien ne nous retient de penser sans que nos pensées nous obsèdent.

L'eau qui ne cesse de murmurer nous invite, comme une messe du dimanche, à nous recueillir devant un dieu qui nous contemple de là-haut. A ce moment-là, nous avons le sentiment de connaître

une sorte d'apaisement, comme une promesse tenue depuis longtemps.

Nous venons d'apprendre à écouter ce bruit réconfortant de l'eau qui n'en finit pas de murmurer alors que le village, lui, semble désespérément silencieux.

Heureusement, notre marche, qui nous a permis de découvrir ce petit étang, s'est singulièrement présentée comme une tendre consolation.

Comme se consoler dans les bras d'une personne qu'on aime, que l'on apprécie, et qui se montre généreuse. Comme ce soleil qui enivre.

Plus que jamais, ces tendres murmures de l'eau assurent en quelque sorte notre condition. Surtout si ces murmures, telle une symphonie, s'accompagnent du chant mélodieux des oiseaux qui charment nos campagnes.

Nous continuons toujours notre marche tout en repensant à ce moment de grâce.

Marche habitée, certes, par les murmures de l'eau de notre étang pourtant si étroit, mais aussi, gagnée par cette envie soudaine de retrouver, dans un coin de notre mémoire, d'autres bruits de l'eau ; ceux de nos vacances pourtant déjà si lointaines, ceux des vagues rugissantes de la mer qui ont ainsi ce don de nous rendre une fois encore ivres de vivre encore et toujours.

Comment ne pas aussi se souvenir de ces chants de goélands, de ces plaintes rassurantes au-dessus d'une mer qui se déchaîne.

Notre marche est sur le point de se terminer et, déjà, nous sommes impatients de retrouver toutes ces images, tous ces bruits, tous ces murmures de l'eau auxquels restent associés notre part essentielle et intime de la prime enfance.

Finalement, en cette période si particulière, nous avons plus que jamais aujourd'hui hâte de retrouver ce qui reste encore de l'enfant que nous étions, et que nous voulons à tout prix préserver le plus au monde.

Comme disait le chanteur, « *Mon enfance m'appelle sur des plages dorées* ».

La marche s'est donc terminée.

Nous avons ainsi retrouvé cette enfance que nous avons peut-être un peu trop longtemps ignorée, comme perdue dans les limbes.

Cette enfance retrouvée s'apparente ainsi à une victoire que nous savourons plus que tout au monde.



Priorité à la prévention



C'est calme dans l'Avenue des Eaux Vives.
D'habitude, il y a beaucoup de circulation à cette heure-ci.

Elle est réveillée depuis longtemps.
Vers 4h30, elle a allaité la petite Anne. Avant, elle avait soigneusement lavé son corps entier au savon et elle avait mis un masque. Après l'allaitement relavage des mains, habillage, avec des vêtements propres évidemment et petit-déjeuner en vitesse. Elle n'a pas embrassé son compagnon ni ses enfants et elle est montée dans la voiture pour faire les premières visites de la journée. Elle s'est arrêtée devant la résidence. Avant de sonner, elle a passé de l'alcofel sur ses mains et sur son sac. Trrrrr. Cinq patients à voir dans cet immeuble.

Elle est entrée chez la première patiente, comme toujours avec une énergie positive et son sourire soleil éclatant, qu'elle s'empressait de cacher derrière un masque. Avant de toucher à quoi que ce soit, elle a mis de l'alcofel sur ses mains, puis des gants. En écoutant les soucis de ses patients, souvent âgés et confinés seuls, elle a fait les soins habituels : préparer les médicaments pour la journée, aider au lavage et à l'habillage, éventuellement changer les draps, faire une piqûre, changer des pansements, désinfecter et soigner. Pas de confinement pour elle, pas de social distancing.

En rentrant en voiture de sa première tournée, elle passe en revue les choses à faire à la maison : se laver les mains, mettre les vêtements à la machine, se laver les mains, désinfecter son sac, intérieur, extérieur, prendre une douche, allaiter la petite Anne, se laver les mains et passer un petit moment dans le jardin avec Tom.

C'est calme dans l'Avenue des Eaux Vives.

D'habitude, il y a beaucoup de circulation à cette heure-ci.

Elle se gare devant sa porte. Elle entre dans la maison, va vers le robinet, ouvre celui-ci. Que se passe-t-il ? Aucune goutte ne sort ! « Ben ? ! » Elle appelle son compagnon qui est dans le jardin avec les enfants. « Il n'y a pas d'eau ! Qu'est-ce qui se passe ? » Ben arrive, la petite Anne dans ses bras. Tom les suit en courant. « Maman ! » Il saute de joie vers sa mère. « Non ! Stop ! », s'exclame-t-elle. « Ne me touche pas, je ne suis pas lavée. »

Ben chipote au robinet. Pas une goutte. Entretemps, elle a pris de l'alco gel pour nettoyer ses mains, sèches et rugueuses à force de les aseptiser. Et elle a changé de vêtements. Avant d'allaiter la petite Anne, elle passe l'alco gel sur ses seins. « Maman, j'ai soif », réclame Tom.

« J'ai téléphoné à la commune. C'est une fuite. La coupure d'eau prendra la matinée », l'informe Ben. « Je vais en vitesse chercher quelques bouteilles d'eau », dit-il en claquant la porte. « Maman, j'ai soif ! » Pour détourner l'attention de son fils, elle lui demande de lui raconter son match de foot avec papa ce matin.

Ça frappe. En pensant que c'est Ben, elle ouvre la porte. Non, c'est la voisine. Instinctivement, elle recule d'un pas. La voisine demande si Tom pourrait jouer au foot avec son fils cet après-midi, à distance évidemment.

Elle n'en revient pas. Comment est-il possible que les gens n'aient toujours pas compris. Éviter les contacts le plus possible pour protéger, pas seulement soi-même, mais tout le monde. Surtout les fragilisés, comme ses patients, qui sont âgés ou ont des soucis

de santé.

Elle ne peut pas se permettre de faire un faux pas, elle veut exclure la possibilité de contaminer quelqu'un. Elle a une responsabilité énorme. Nous avons tous une responsabilité énorme, pense-t-elle, en colère.

Poliment, elle explique à la voisine pourquoi ce n'est pas possible.

Elle a touché la poignée de la porte. Laver les mains, non, pas d'eau, alco gel. Recharger de vêtements avant les prochaines visites chez ses patients. Elle regarde l'heure. Le magasin est au bout de la rue. Ben devrait déjà être de retour. Elle doit bientôt repartir pour les visites de midi. Inquiète, elle retourne vers ses enfants, essaie de se montrer insouciante. La petite Anne réclame d'être prise dans les bras. Comme elle est prête à repartir, avec des vêtements propres, elle évite le contact physique. À la place, elle chante une chanson en balançant le relax d'Anne. Tom chante avec elle et danse.

Enfin, la porte. « Plus de bouteilles d'eau au bout de la rue. J'ai dû partir au supermarché. » Triomphant, Ben montre le sixpack de bouteilles d'eau à 2 litres. « Génial », dit-elle en lui tendant un flacon d'alco gel. « J'y vais. »

« Bisous », crie-t-elle de loin.

C'est calme dans l'Avenue des Eaux Vives.

D'habitude, il y a plus de circulation à cette heure-ci.

Amin



Amin est jeune,
Depuis quelques années déjà, chaque jour, il fait le trajet de Mons
à
l'hôpital St Pierre à Bruxelles où
Il travaille comme infirmier aux soins intensifs.

Depuis le début de la crise du Covid-19, tout est différent : il est
plus attentif aux faits et gestes concernant les soins à attribuer
aux patients et aux mesures de sécurité, il suit scrupuleusement
les consignes.

Il se donne corps et âme dans son métier ; il aime vraiment prendre
soin des personnes...

Plusieurs cas ont été admis ce jour-là, la salle est bondée et il faut
installer les malades chacun à son tour suivant la gravité de leur
cas, la journée est passée très vite, d'ailleurs la semaine aussi est
passée à une allure éclair, depuis le début de la pandémie,
Il ne vit que pour son travail, trempé dans le risque jusqu'aux os,
pour sauver des vies...

Ce jour-là, il rentre, fatigué mais content et fier de lui
Mais il ne se rend pas compte de la surprise qui l'attend !
Arrivé enfin à son domicile
En mettant la clé dans la serrure, la clé ne tourne pas, il essaie

à nouveau, pensant qu'il s'est trompé de clé, en vain, il se rend
compte qu'il y a un problème...

La gorge sèche, le ventre noué
Il apprend qu'il a été mis dehors de son appartement, il n'y a plus
accès, le propriétaire et les locataires l'ont mis dehors par peur
d'être contaminés... !!

« Les cordonniers sont les plus mal chaussés. »

Douloureux anonymat

Antonia
Raya García

Comme tous les jours, il arpente les rues de Bruxelles, mains dans les poches, l'œil aux aguets, sac à dos sur les épaules avec ses quelques trésors. Il connaît chaque rue, chaque recoin, chaque commerce. Il connaît aussi presque tous les passants qu'il croise régulièrement. Eux, toujours pressés, aveugles, suspendus à leur téléphone et déconnectés du monde qui les entoure.

Le vent est glacial, le ciel, menaçant, il a froid, il remonte le col de sa veste et il accélère le pas. Il a hâte d'arriver à l'association pour y prendre un café, manger quelque chose et se doucher. Trouver aussi des mots de réconfort qui lui réchauffent tant le cœur, il en a besoin. Chaque jour est une lutte pour garder la tête hors de l'eau.

Eau, essentielle qui le purifie de toute cette saleté, de cette honte qu'il traîne comme un boulet. Eau libératrice qui le débarrasse, pour un bref instant, de toute cette souillure que les aléas de la vie lui ont collée.

Il s'arrête devant une vitrine, l'image qu'il y voit est celle d'un homme qu'il ne connaît plus.

Chaque jour, c'est le même douloureux constat. Pourtant, il tient. Il ne veut pas plier, il ne peut pas rompre. Même s'il sent bien qu'il a de moins en moins de prise sur son destin.

Le film de sa vie tourne en boucle dans sa tête. Comment en est-il



arrivé là ?

Lui qui a toujours bossé si durement. Il était un homme digne, reconnu et surtout aimé.

La nostalgie le gagne, comme à chaque fois qu'il pense à sa femme et à ses enfants.

Tout a été si vite, un enchaînement de problèmes, de malchance et une dégringolade violente et impitoyable aux enfers.

Son cœur se déchire et pleure au souvenir de ces années de bonheur. Souvenirs qui se diluent au fil du temps.

Les nuages craquent à sa place, une pluie diluvienne s'abat sur la ville. Il se crispe à cette averse qui le transperce.

Il arrive enfin Rue Haute. Il aperçoit un attroupement anormal devant l'association, il s'en approche et retrouve les habitués et de nombreux inconnus. D'autres comme lui, des sans-abri, des clochards, comme on disait avant. En somme, les parias, les misérables, les exclus de cette société qui ne garde que les gagnants ! Ils sont de plus en plus nombreux et de plus en plus jeunes, constate-t-il, plus de femmes également.

On lui explique que de nouvelles mesures d'accueil sont d'application à partir de ce jour, comme notamment la fermeture du restaurant social, suite à un virus mortel, le « coronavirus » dont la propagation est fulgurante. Des milliers de contaminés et de morts en Chine. Le virus gagne l'Europe et frappe durement l'Italie, l'Espagne, la France et bien d'autres pays, la liste est trop longue. La Belgique n'est pas épargnée.

On lui énumère les mesures radicales pour éviter la contamination, tels que confinement, masque, distanciation et surtout hygiène rigoureuse.

Confinement, mais où ? se dit-il, la rue est mon triste chez moi !

Comment s'organiser maintenant pour manger ? Il recevra un colis, lui explique-t-on, mais il devra le manger seul, loin des autres.

Se laver régulièrement les mains, comment ? répète-t-il sans comprendre. L'accès à l'eau est si difficile sur l'espace public. Les fontaines d'eau sont rares.

Se protéger ! C'est ce qu'il tente de faire depuis ces six années de rue !

Désemparé, il rejoint d'un pas triste son « non-lieu », dans cet édifice abandonné. Il déplie les cartons trouvés ci et là pour préparer son lit de fortune.

Sa solitude est encore plus douloureuse.

Indifférente, la pluie tombe à torrent.

Lettre à la rivière

Jeannine
Kerstius

Salut,

Je t'ai vue l'autre jour, je t'ai admirée, je t'ai suivie dans tes méandres, j'ai aimé ton chant, tes cascades, ta lumière, ta transparence !

Et maintenant, me voici loin de toi. Dans l'impossibilité de te rejoindre. Je suis confinée. Je suis une personne à risque, comme ils disent.

Je vis seule, j'entends les infos, j'écoute les débats. Nous sommes en pandémie d'un virus appelé Covid19.

Curieuse et inquiète, je m'informe et je me retrouve dans un festival d'incertitudes. Cette épreuve collective engendre en moi un stress obsessionnel.

Je décide donc de vivre désormais au ralenti. Je pense à toi, chère rivière, toi qui suis ta route sans te préoccuper du lendemain. Tu vis ta vie de rivière calmement, avec persévérance, sans te poser de questions. Tu deviens lumineuse sous le bleu du ciel, tu brilles de mille feux sous la pluie.

Nous nous côtoyons depuis longtemps. Tu sais que j'aime marcher, j'aime te rejoindre, m'asseoir sur tes berges, observer la nature. J'imagine les arbres offrant une profusion de fleurs en dessert

aux oiseaux chanteurs. Je pense à la mésange charbonnière qui fréquente ton domaine.

Les arbres sont contents, les oiseaux sont contents. Ils sont libres, tu es libre.

Moi, je suis confinée, mais je sais qu'un jour, je te retrouverai, immuable, fraîche et fidèle. Ma rivière, mon amie. Je ne t'oublie pas.





Les auteur·trice·s

Qui sont-elles ? Et qui sont-ils ?

Isabelle De Vriendt

Avec toutes ses casquettes, on pourrait la surnommer Octopus ou Méduse. Ce serait faire fi de sa nature positive et bienveillante ! Isabelle aime l'eau, c'est vrai : l'eau apaise son feu intérieur ; elle la savoure avec plaisir. Enthousiaste et volontaire, spitante et rayonnante, elle pourrait ressembler au torrent, et pourtant, c'est avec la douceur d'un bain chaud qu'elle plonge le collectif dans l'aventure passionnante de l'écriture engagée.

Martin Dupuis

Dès l'aube, on entend Martin couler, non, rebondir, de mot en mot, c'est son jeu, qu'y peut-il ? Encore jeune, torrent, cascade, il est passionné, moulin qui brasse les mots d'humour : c'est dans son ADN, moulin à aube, à l'aube de la soixantaine. Rêveur, pour ses poèmes, il plonge la plume dans les étoiles. Tant qu'il ne trempe pas la tête dans l'encrier : il est si distrait.

Deux syllabes qui riment, il partage, il jongle. Un con sonne. « Allô ? » Martin décroche, mais comme il n'est pas un enfant de la balle, il rate, les mots tombent. 'Y a comme un blème, ils éclaboussent et Martin devient blème, trouillomètre à zéro. 'Y a pas à tortiller, faut rebondir. Pwèt, poète. Avec une plume en delta, Martin s'envole, « ça plane pour moi ». Avec elle, « il s'enfuit quand il est dans l'embaras. »

Jeannine Kerstius

Jeannine aime l'action, le partage, la diversité. La mer est son amie. S'y baigner la reconforte. L'écriture est son hobby. S'y plonger est son bonheur. Ses enfants ont découvert la femme grâce à son autobiographie. Fascinée par le théâtre, elle aime partager cette passion autour d'elle. La persévérance est sa méthode pour garder la forme à travers vents et marées.





Bernard Gauditiabois

Depuis toujours, l'écriture occupe une place importante dans sa vie quotidienne. Comme une fontaine vers laquelle il s'achemine pour boire une eau qui a ce pouvoir de le désaltérer, Bernard a tant besoin d'écrire. Écrire pour lui donner la force et l'énergie d'avancer, écrire pour faire part d'un ressenti, écrire pour donner libre cours à l'imaginaire, écrire non sans avoir pu au préalable goûter aux plaisirs de la lecture et de l'éloquence ou encore du discours. Écrire pour raconter une histoire qui aurait ce don d'émouvoir, écrire pour se libérer. Écrire pour que l'eau continue de couler dans la rivière proche. Une eau qui aurait des propriétés thérapeutiques. Comme, du reste, l'écriture, laissant ainsi advenir de nouveaux horizons, de nouvelles rencontres.

Antonia Raya García

Telle une cascade, elle éclabousse par son énergie parfois débordante.

Les mots sont pour elle refuge, ressourcement, évasion et richesse, elle aime en jouer, les faire danser, les défier, les titiller. Comme la rivière, son imagination peut être abondante, lâchant pudiquement sentiments et émotions. Organisée et consciencieuse, Antonia a le souci des choses bien faites. Dans ce collectif, elle se sent comme un poisson dans l'eau qui veut sortir de son bocal pour aller plus loin... Pourquoi pas rejoindre la mer, l'océan et se lâcher ainsi totalement. La lecture, les voyages, la marche, les ami·e·s, et surtout sa famille sont sources d'inspiration, d'amour, de vie.



Regina Röhrer

Regina aime les mots. Les mots doux comme la pluie, les mots qui résonnent comme son rire, les mots qui sculptent la pierre en coulant. Depuis son enfance, elle apprécie la lecture. Attirée

par la langue anglaise, puis française, elle embarque à Bruxelles. Comme comédienne et enseignante de langue, elle savoure les mots. Récemment, elle découvre l'écriture.

Généreuse source, interpellante comme la cascade, elle est ouverte à recevoir les rencontres et tous les obstacles inimaginables. Les confluences sont sa force, la rendent fleuve qui apporte son eau à la mer.

Zohra Tamsamani

Assise dans le noir, elle a pensé vous écrire une histoire, puis elle s'est dit pourquoi ne pas vous offrir un poème ?

Crayon, plume, porte-plume
Mauvaise mine tu as
Viens écrire, avec le sourire tu repartiras

Mère de jeunes adultes, les pieds sur terre, la tête dans les nuages, elle joue avec les lettres.

Au rythme des maux, elle danse avec les mots.

Avec des crayons magiques

Elle dessine sur les murs, forme des phrases, pour les lire à un public

Elle en fait son plaisir.





Le parcours d'écriture

À partir des sources, nous avons creusé un sujet, comme l'eau creuse son lit pour former une rivière. Sur notre chemin, nous avons accueilli de nombreuses rencontres et inspirations, comme les affluents dans notre bassin versant. Nous sommes descendu·e·s dans les eaux souterraines, pour mieux comprendre les origines de la mauvaise et difficile gestion de l'eau. Nos mots tantôt gargouillent, tantôt ils ont la force tranquille du fleuve. Ensemble, avec nos expériences, nous devenons parfois torrent. Nous nous perdons dans le delta sans oublier de garder le cap, l'embouchure vers la mer, l'ouverture vers de nouvelles aventures, l'inconnu, la découverte sans limite, l'immensité de la vie...

Les espaces qui ont accueilli le Collectif De la diversité à la créativité se situent à Bruxelles, majoritairement à Molenbeek-Saint-Jean, une des 19 communes de la capitale belge. Révéler ces espaces est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

LES LIEUX D'ACCUEIL

Maison des Cultures et de la Cohésion sociale

www.lamaison1080hethuis.be

MAISON DES CULTURES
ET DE LA COHESION SOCIALE
DE MOLENBEEK-SAINT-JEAN
HUIS VAN CULTUREN
EN SOCIALE SAMENHANG
VAN SINT-JANS-MOLENBEEK



La Maison des Cultures et de la Cohésion sociale est un service à part entière de la commune de Molenbeek-St-Jean. Au cœur du Molenbeek historique, situé à la frontière symbolique de l'autre rive du canal, sur un territoire riche de populations variées, la Maison des Cultures s'est installée dans l'ancienne école de filles. Elle constitue maintenant un espace artistique de service public et établit des relations directes avec les habitant·e·s dans un rapport de proximité, notamment par le biais des ateliers organisés pour les adultes et les enfants et de la Court'Échelle, espace consacré à la petite enfance.

Lieu d'accueil, de rencontres, d'échanges et de dialogue, la programmation de la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale s'organise selon 3 axes : les besoins et les réalités quotidiennes des habitant·e·s de Molenbeek, la thématique annuelle préétablie et les propositions extérieures (demandes faites par les écoles et les associations locales), en privilégiant la création vers la mixité culturelle et les relations intergénérationnelles.

Le Collectif De la diversité à la créativité y est accueilli parmi les nombreux ateliers de la Maison. Il s'y réunit toutes les trois semaines et s'y sent à chaque fois comme chez lui. C'est naturellement à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale, le jour de sa fête annuelle, qu'il présente ses textes. Mais il y présente également à deux reprises, en mai et en octobre 2019, les photos prises par Sofia Douieb dans Molenbeek-Saint-Jean, sa commune, et qui illustrent les textes du recueil.

Musée communal – MoMuse

www.momuse.be/fr/musee_fr.html



Le *Musée communal – MoMuse* s'intéresse à l'histoire de la commune de Molenbeek-Saint-Jean. Le visiteur pourra ainsi découvrir l'exposition permanente qui se décline en six espaces : l'évolution du territoire communal, les rites de passage observés par ses habitants, l'amélioration des conditions de logement, la découverte des métiers d'autrefois, l'école et le système d'enseignement à Molenbeek-Saint-Jean ou encore les différentes formes de loisirs pratiqués par les habitants. Le Musée communal - MoMuse a donc ainsi le mérite de parler de ses habitant·e·s, de s'intéresser à leurs conditions de vie afin de mieux comprendre la commune bruxelloise telle qu'elle se présente aujourd'hui, à partir de sa déjà très longue histoire.

Le collectif s'y retrouve régulièrement. C'est là qu'il trouve son nouveau thème d'écriture : l'eau dans tous ses états : un panneau entier y est consacré, et une superbe maquette montrant l'évolution de l'eau à Molenbeek-Saint-Jean.

EYAD – la Maison de Turquie – Saint-Josseten-Noode

www.eyadasbl.be



EYAD – La Maison de Turquie est une association de cohésion sociale et d'éducation permanente reconnue par la Commission Communautaire Française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.

EYAD se veut un lieu de rencontres, de découvertes, de partages, d'apprentissages...

Aux moyens d'actions sociales, culturelles et éducatives, EYAD a pour mission de permettre aux individus de toutes origines de participer activement à la société dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ainsi que dans un esprit

de compréhension et de respect mutuels.

Elle organise entre autres, avec des groupes mixtes et multiculturels, des cours de français langue étrangère pour adultes, du soutien à la scolarité pour jeunes du secondaire, des tables d'expression citoyenne pour développer des projets et des activités socio-culturelles qui amènent des opportunités d'échanges entre individus, de réflexions et de débats...

Plusieurs membres du Collectif De la diversité à la créativité y rencontrent les autres Collectifs d'écrits, en novembre 2019, pour la rencontre annuelle entre les Collectifs d'écrits organisée par ScriptaLinea.

L'Espace LaVallée et l'expo Bruss'eau



LaVallée est une ancienne blanchisserie de 5.000 m2 de surface qui accueille depuis 2014 plus de 100 artistes et travailleurs du milieu culturel et créatif créant ainsi un large réseau. LaVallée a été récompensée en 2015 par le Prix 'Molenbeek 1080' pour l'intelligence collective et les opportunités de collaborations avec les habitant·e·s et activités de la commune.

« Bruxelles sensible à l'eau », une exposition montée par Bruss'eau, a été présentée fin 2019 dans cet espace. Le collectif l'a visitée, guidé par Dominique Nalpas.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net – 87.7 MHz dans la Région de Bruxelles-Capitale



Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsor et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Depuis sa création en 1980, Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa

totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. La radio y est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles... La radio reçoit le Collectif De la diversité à la créativité en « avant-première » pour des lectures de textes sur le thème de l'eau, en mars 2020. Elle diffuse également pendant tout l'été l'émission enregistrée en public au WIELS le 26 juillet, et déclinée en un triptyque (5h d'émission).

Scriptalinea aisbl – Forest

www.scriptalinea.org



ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits » se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-littéraire. L'association allie la promotion des lettres et l'engagement collectif à travers le soutien de dynamiques collectives d'écriture visant à transmettre une perception plurielle du monde qui nous entoure, par l'écriture et dans une démarche inclusive, constructive et citoyenne, qui relève de l'éducation permanente.

C'est dans les locaux situés à Uccle que le collectif comptait organiser une émission en public, le 19 mars 2020, sur le thème de l'eau. Gare au COVID ! Nous sommes tous et toutes resté·e·s confiné·e·s...

Le Dé à Coudre – Forest

www.deacoudre.be

Il a quelques dizaines d'années, c'était l'atelier d'une tapissière. Une conteuse, un jour, ouvre la porte de cette maison familiale peuplée d'aimables fantômes. Tiens, se dit-elle, ce rez-de-chaussée, ce serait parfait pour y accueillir la parole des conteurs, les rêves des rêveurs, les battements de coeur des veilleurs...

Aussitôt dit aussitôt fait : du fil de l'aiguille au fil des histoires, il n'y a qu'un pas, un point, un clin d'oeil.

Voilà pourquoi, depuis 15 ans, le *Dé à Coudre* vous accueille une ou deux fois par mois et vous présente de petites formes de spectacle. C'est aussi un lieu de réunion et de répétition.

Venez le découvrir... ou le retrouver !

Le Collectif De la diversité à la créativité s'y retrouve pour préparer les lectures de ses textes, guidé par les conseils de Monique Michel.

WIELS

www.wiels.org

WIELS

Institution belge de référence en matière d'art contemporain, le *WIELS* se consacre à la présentation et à la production d'expositions temporaires d'artistes nationaux et internationaux, aussi bien des talents émergents que des valeurs établies. Le *WIELS* est un lieu de création et de dialogue, où l'art et l'architecture forment la base d'une discussion sur les questions d'actualité, non seulement à travers le programme d'expositions mais également par l'animation et les activités complémentaires. Depuis son ouverture en 2007 dans l'ancienne brasserie restaurée, un bâtiment de l'architecte Adrien Blomme, le centre d'art contemporain de la capitale de l'Europe est devenu réalité. Malgré son jeune âge, *WIELS* a déjà présenté plus de 65 expositions d'artistes nationaux et internationaux, talents émergents ou valeurs établies, accueilli plus de 130 artistes en résidence, et organisé de nombreuses activités éducatives et socio-artistiques.

Le collectif y organise le 26 juillet 2020 une émission en public consacrée à l'eau, avec les interventions de personnes impliquées dans la politique, dans des associations et dans la société civile. Dix jours plus tôt, il visitait les expositions temporaires d'artistes contemporains : Thao Nguyen Phan « Monsoon Melody »

et Wolfgang Tillmans « Today is the First Day », guidé par la médiatrice culturelle du *WIELS*, Laure Goemans.

Le Phare du Kanaal

www.lepharedukanaal.com



Le Phare du Kanaal est un lieu d'échange et de travail avec un café accessible à tous dans le quartier du canal. C'est un endroit où il fait bon vivre, boire, manger, lire et échanger en toute simplicité. Le collectif s'y retrouve au coeur de l'été pour finaliser le recueil et préparer la présentation publique.

Remerciements

Le Collectif De la diversité à la créativité
et ScriptaLinea remercient

Le Collectif De la diversité à la créativité a réalisé son septième parcours d'écriture principalement au musée Mo-Muse et à la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek-St-Jean. Il remercie ces espaces de culture accessibles à tous et à toutes pour leur accueil et leur soutien.

Il remercie également les autres espaces qui l'ont accueilli avec chaleur et générosité : EYAD – La Maison de Turquie, l'Espace LaVallée et l'expo Bruss'eau – Bruxelles sensible à l'eau, Radio Air Libre, les bureaux de ScriptaLinea, Le Dé à coudre, le WIELS et le Phare du Kanaal.

Il remercie les personnes qui se sont investies pour que son émission consacrée à la question de l'eau soit un succès : Maëlle De Brouwer, Ann-Laure Furnelle et Mark Verheyden, Geneviève Kinet, Monique Michel, Anne Mortiaux, Alain Mugabo, Dominique Nalpas, Pat Patoma, Stéphane Roberti et Sylvie Van Molle ainsi que, tout particulièrement, Laure De Cock, Laure Goemans et Soham Mbandaka, du WIELS.

Merci aussi à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de ce recueil et, en particulier, à Robin Lejeune pour la réalisation graphique, et à Hortense Bedoret, pour sa relecture du recueil.

L'eau sans tous ses (d)ébats a été présenté au WIELS, centre d'art contemporain à Forest, lors d'une émission radio enregistrée en public le 26 juillet 2020 pour l'émission « Des livres pour dire », de Radio Air Libre, et dans les rues de Molenbeek-Saint-Jean le 27 septembre 2020, avec l'accordéon de Vincent Verbeeck.



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française,
des Communes de Molenbeek-Saint-Jean, de Forest et d'Uccle.



Le graphisme est réalisé par Robin Lejeune.

La photo de couverture est de Regina Röhrer.

Les photos du parcours reprises dans le recueil et en quatrième de couverture ont été réalisées par le Collectif De la diversité à la créativité.

Les photos des sujets liés à l'eau sont libres de droits.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org.

Pour tout don à l'aisbl ScriptaLinea :

IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2020/13.013/6

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



www.scriptalinea.org

